

Janv. 2020
N°57

COLLECTION
Les études du Crif

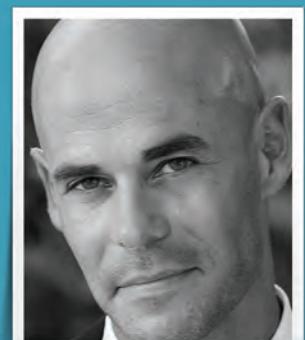


**LES JUIFS
DES TERRES D'OC**

Crif

LES JUIFS
DES TERRES D'OC

Michaël IANCU



Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La capipo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses juifs : de
l'antijudaïsme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélo-palestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005
• 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
N°12 > Novembre 2006
• 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007
• 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonneteau & Dina Lah lou
Les détours du rapprochement
Judéo-Arabe et Judéo-Musulman
à travers le Monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les Avenir du Peuple Juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguïtés et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010
• 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations du
sentiment Anti-juif aux États-Unis :
Entre mythes et représentations
N°18 > Décembre 2010
• 60 pages

Michaël Ghnassia
Le Boycott d'Israël :
Que dit le droit ?
N°19 > Janvier 2011
• 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan « Sionistes,
assassins ! » Le mythe du
« meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011
• 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011
• 32 pages

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012
• 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e siècle
et le destin juif...
N°23 > Juin 2012
• 56 pages

Eric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
N°24 > mai 2013
• 64 pages

Michel Goldberg & Georges-Elia Sarfati
Une pièce de théâtre antisémite
à la Rochelle
N°25 > octobre 2013
• 60 pages

Mireille Hadas-Lebel
Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël
ont-ils été inventés ?
N°26 > novembre 2013
• 16 pages

Georges-Elia Sarfati
Lorsque l'Union Européenne nous
éclaire sur sa « face sombre » :
quelques enjeux du projet de
Loi-cadre contre la circoncision
assimilée à une mutilation sexuelle.
N°27 > décembre 2013
• 40 pages

70 ans du Crif
1944-2014 : Recueil de textes
Hors-série > janvier 2014
• 116 pages

Suite en page 56



LES JUIFS DES TERRES D'OC

UNE ÉTUDE DE

MICHAËL IANCU

Docteur en histoire, directeur de l'Institut Universitaire Maïmonide-Averroès Thomas d'Aquin et délégué régional du Comité Français pour Yad Vashem.

Maître de conférences à la Faculté d'Etudes Européennes de l'Université Babes – Bolyai de Cluj-Napoca, en Roumanie de 2006 à 2012.

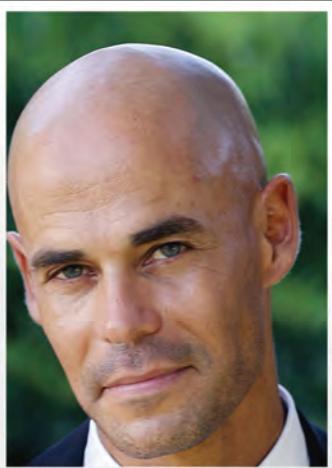
Chercheur associé au C.R.I.S.E.S. de l'Université Paul Valéry Montpellier 3.

Crif

**Les textes publiés dans la collection des *Études du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.**

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

BIOGRAPHIE



Michaël IANCU

Docteur en histoire, **Michaël IANCU** est directeur de l’Institut Universitaire Maïmonide - Averroès - Thomas d’Aquin et délégué régional du Comité Français pour Yad Vashem. Maître de conférences à la Faculté d’Etudes Européennes de l’Université Babes – Bolyai de Cluj-Napoca en Roumanie de 2006 à 2012, chercheur associé au C.R.I.S.E.S. de l’Université Paul Valéry Montpellier 3, il est l’auteur de *Spoliations, Déportations, Résistance des Juifs à Montpellier et dans l’Hérault (1940-1944)*, (éd. Barthélémy, 2000), *Vichy et les Juifs, l’exemple de l’Hérault (1940-1944)*, (éd. Presses universitaires de la Méditerranée, 2007 ; Mention spéciale « Jeune Ecrivain » du Prix

Georges Attali 2008 du livre d’Histoire et de Recherche juives), *Les Juifs d’Algérie, de l’enracinement à l’exil* (en codirection, éd. Tsafon, 2013), ainsi que de nombreux articles parus dans des ouvrages collectifs, revues scientifiques et actes de colloques.

En 2014, il publie aux éditions du Cerf, *Les Juifs de Montpellier et des terres d’Oc. Figures médiévales, modernes et contemporaines*. Et en 2016, il publie en codirection, *Les relations Israël-Diaspora à travers l’Histoire* (Editura Universitatii « Alexandru Ioan Cuza », Iasi, Roumanie, 2016). En décembre 2019, il se voit décerner le Prix Georges Frêche Université Sud de France.

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE /	03
INTRODUCTION /	06
CHAPITRE 1 /	08
Au moyen-âge	08
La relation de Benjamin de Tudèle vers 1160	08
Les juifs des villes d'Oc	09
Encadré - Le contexte environnant.	11
Les Juifs du nord du royaume	
L'expulsion du royaume de France de 1306	12
Rappels et renvois : 1315-1322 ; 1359-1394	14
Au sud du royaume de France.	14
Temps de rayonnement : l'école	14
languedocienne	
Les Lettrés locaux de Lunel. La famille	15
Meshoullam, avec le père, mécène averti	
Un réfugié andalou à Lunel :	17
Judah ibn Tibbon (1120-1190)	
Le fils de Judah, Samuel ibn Tibbon	19
(1150-1232 ?), traducteur de Maïmonide	
Encadré - Les travaux de la	21
célèbre lignée des Tibbonides	
La querelle anti-maïmonidienne	22
(1230-1305)	
Quand En Duran de Lunel pleure en	23
novembre 1306 « sa petite Jérusalem	
de la Ville du Mont »	

Le Languedoc fut aussi terre de mysticisme	27
La poésie liturgique et profane	28
Les vestiges médiévaux	31
Encadré - Le Mikvé de Montpellier	32
La nouvelle histoire de Montpellier 2016	33
 CHAPITRE 2 /	
A L'époque moderne	33
Aux XIX ^{ème} – XX ^{ème} siècles à Montpellier	36
Israël Bédarride (1798-1869)	36
Joseph Salvador (1786-1873)	38
Eugène Lisbonne (1818-1897)	39
Présence au Congrès de Bâle (1897) de quatre délégués montpelliérains	40
A Nîmes (XIX ^{ème} - début XX ^{ème} siècle)	41
Adolphe-Isaac Crémieux (Nîmes 1796 - Paris 1880), ministre de la justice en 1848 et en 1870	41
Bernard Lazare (Nîmes 1865 – 1903)	42
A Montpellier durant la seconde guerre mondiale	43
Le rabbin Henri Schilli (1906-1975)	44
Marc Bloch (Lyon 1886 – Lyon 1944)	46
Georges Charpak, le futur Prix Nobel de physique	47
Camille Ernst, secrétaire général de la préfecture de l'Hérault	47
 CONCLUSION /	
 BIBLIOGRAPHIE /	49
	51

INTRODUCTION

L'ANCIENNETÉ D'UNE PRÉSENCE JUIVE EN LANGUEDOC

Le plus ancien témoignage d'une installation juive sur le sol méridional est un document archéologique qui consiste en une lampe à huile trouvée sur un oppidum près d'Orgon (Bouches-du-Rhône) et datée de la fin du premier siècle avant Jésus-Christ, ou de la seconde moitié du premier siècle après Jésus-Christ ; il établit la preuve de l'antiquité d'une présence juive dans le Midi de la France.

Pour les terres d'Oc, c'est **la pierre de Narbonne** « dite la plus ancienne de France », et conservée au musée d'Art et d'Histoire de Narbonne, palais des archevêques, qui prouve pour le haut Moyen Age une implantation juive languedocienne. Il s'agit d'un texte funéraire du VII^e siècle, à épigraphie latine, qui relate l'inhumation précipitée de trois défunt (les enfants de Paragorus : Justus, trente ans ; Matrona, vingt ans et Dulciorella, neuf ans). Le symbole de la *menorah* précédant le texte et les trois mots en hébreu « Paix sur Israël » attestent de leur appartenance juive.

Selon les historiens, une épidémie, plutôt qu'une persécution locale, aurait pu être à l'origine de cette inhumation collective et de cette gravure de stèle réalisée « dans les plus grandes hâte et économie ».

L'ancienneté de cette trace épigraphique est attestée aussi par des légendes faisant de Charlemagne en personne l'instituteur de la royauté juive de Narbonne (il reste acquis que les juifs de Narbonne, jouissant de certains priviléges, avaient eu la faveur des Carolingiens).

Plus tardive, **l'inscription synagogale de Béziers** (1214) associée à celle d'Olot en Catalogne (après 1209), près de Gérone, raconte l'exil temporaire en Catalogne des juifs biterrois lors de l'assaut des troupes de Simon de Montfort. Cette inscription qui souligne les liens étroits noués entre populations juives languedociennes et catalanes, de part et d'autre des Pyrénées, constitue le plus ancien vestige daté d'une synagogue dans le Midi de la France ; il peut être vu dans le cloître de la cathédrale Saint-Nazaire. Le souvenir de ces événements avait subsisté grâce à la pierre d'Olot du Musée biblique de Gérone dont le contenu raconte précisément l'exil de courte durée des juifs biterrois et leur démarche célébrant leur retour dans leur ville.

Un autre témoignage précieux est celui, littéraire, de **Benjamin de Tudèle**, ce voyageur natif de Navarre qui visita au XII^e siècle les communautés du Midi de

la France. Parti de l'Espagne du Nord, il a visité le Bas-Languedoc, le Comté de Provence, mais aussi bien l'Italie, Constantinople, la Terre sainte, Damas, Bagdad et la Perse. Sur le chemin du retour, il traversa Aden, Assouan, Le Caire, la Sicile, et Rome. Il aurait été le premier, un siècle avant Marco Polo, à mentionner la Chine ! Il donna un tableau coloré de la diaspora juive médiévale pour la deuxième moitié du XII^e siècle.

Il a écrit en hébreu son « Livre des voyages » (*Sefer ha Massa'ot*), avec des repères utiles et instructifs pour les communautés juives occitanes. Il souligne par exemple l'activité portuaire et commerciale de Montpellier. On sait en effet que, ville marchande et centre intellectuel, Montpellier fut au carrefour des influences.

Les chiffres qu'il donne sont bien sûr à prendre avec les précautions habituelles pour les estimations avancées par les chroniqueurs (400 juifs à Posquières ? ou plus vraisemblablement 40 juifs) ; en revanche, on peut retenir le rapport entre les évaluations données pour les différentes villes qui suggère un ordre de

grandeur.

En tout cas, le XII^e siècle qu'il décrit semble prospère, avec des communautés languedociennes en 1160 tellement paisibles qu'elles abritent nombre de lettrés autour d'écoles talmudiques florissantes : son « Carnet de Route » a laissé à la postérité la relation détaillée de ses pérégrinations : il raconte Narbonne « ville ancienne de la Torah » où vivent de grands savants ; Béziers « où les sages abondent » ; Montpellier, « la ville du mont » où exercent « les plus grands lettrés de notre temps ». Lunel et Posquières aux collectivités juives réputées, hospitalières pour les étudiants itinérants ou étrangers.

On notera que Benjamin de Tudèle a bien cité les lettrés locaux de Lunel (la famille de Mechoulam « le grand maître » avec ses cinq fils), et l'exilé juif « rabbi Judah le médecin, fils de Tibone d'Espagne » venu trouver refuge en terre d'Oc après les persécutions des Almohades. Ces personnages sont fondamentaux dans la description que nous ferons *infra* du savoir ibérique véhiculé par des juifs andalous multi-linguistes dans le midi languedocien.

La relation de Benjamin de Tudèle vers 1160

« De là [Gérone où existe une petite communauté juive] à Narbonne, il y a trois journées de marche. Cette ville est connue depuis longtemps par sa science, c'est d'elle que sortit la Torah pour se répandre dans tous les pays. On y trouve de grands savants et des princes, à la tête desquels est rabbi Kalonymos, fils du grand prince rabbi Théodore, de mémoire bénie, de la descendance de la famille de David, qu'on mentionne selon sa généalogie. Il a des terres et des possessions qu'il tient des seigneurs du pays, personne ne peut les lui ravir par force. A leur tête, on trouve aussi rabbi Abraham, chef de l'école talmudique, rabbi Ma'hir, rabbi Yehouda et plusieurs autres, avec eux il y a de nombreux disciples. Il y a à Narbonne environ trois cents juifs.

De là à Béziers, il y a quatre parasanges [équivalent d'une lieue]. On y trouve une communauté d'érudits, à sa tête rabbi Salomon Halafta et rabbi Joseph, fils de rabbi Nétanaël de mémoire bénie.

De là, il y a deux journées pour le mont Gaach ou Montpellier, lieu de prédilection pour le commerce, à environ deux parasanges de la mer. On y vient de toutes parts pour le commerce, de Edom [pays

chrétiens], d'Ichmael [pays musulmans], de Algarve [en Portugal], de Lombardie, du royaume de Rome la Grande, de tout le pays d'Egypte, du pays d'Israël, de Grèce, de France, d'Espagne, d'Angleterre. De toutes les contrées, on y vient pour le commerce par l'intermédiaire des gens de Gênes et de Pise. On trouve à Montpellier des gens érudits, les plus célèbres de cette génération. A leur tête rabbi Ruben, fils de Théodore, rabbi Natane, fils de rabbi Zacharie de mémoire bénie, rabbi Samuel leur maître, rabbi Chlamia, fils de rabbi Mardochée. Il y en a parmi eux qui sont extrêmement riches, se tenant sur la brèche pour faire du bien à ceux qui s'adressent à eux.

De là, quatre parasanges pour atteindre Lunel où vit une grande communauté juive, étudiant la Torah nuit et jour. Y vit aussi le rabbin Mechoulam le grand maître, entouré de ses cinq enfants qui sont de grands savants, possédant une grande fortune. Leurs noms sont : rabbi Joseph, rabbi Isaac, rabbi Jacob, rabbi Aaron et rabbi Acher le pharisien qui s'est détaché des affaires de ce monde et s'est attaché à l'étude de la Torah jour et nuit, jeûnant le jour, ne mangeant point de viande. C'est un très grand docteur en Talmud. Outre ceux-ci, on trouve encore à Lunel rabbi Moïse le beau-frère du précédent, rabbi Samuel le ministre officiant, rabbi Salomon

Hacohen, rabbi Judah le médecin, fils de Tibone d'Espagne.

Tous ceux qui viennent des pays éloignés pour étudier la Torah sont pris en charge ; on leur dispense l'enseignement de la Torah, la communauté leur fournit tout ce qui est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, tout le temps qu'ils étudient. Ce sont des gens sages et saints qui accomplissent les préceptes de Dieu, qui se présentent à la brèche pour tous leurs frères, soit proches, soit éloignés. Il y a à Lunel une communauté d'environ trois cents personnes ; que le Rocher d'Israël les préserve ! Lunel est à deux parasanges de la mer.

De là il y a deux parasanges pour Posquières : c'est une grande ville, qui compte plus de quatre cents juifs, abritant une grande école talmudique dirigée par le grand rabbin Abraham, fils de David, d'heureuse mémoire. C'est un grand homme d'action, et un grand savant du Talmud et de la Bible ; on vient chez lui des pays éloignés pour apprendre la torah, et l'on trouve un grand repos dans sa maison. Et si certains ne peuvent subvenir à leurs besoins, c'est lui qui offre les dépenses, avec sa propre fortune, laquelle couvre tous leurs besoins, car il est fort riche. S'y trouvent également le grand donateur rabbi Joseph, fils de rabbi Menahem, rabbi Benbachatt, rabbi Benjamin, rabbi Abraham et rabbi Isaac, fils de rabbi Moïse, d'heureuse mémoire ».

Leur installation

Au cours du premier millénaire,

les communautés juives de France bénéficient d'une relative tolérance. Des marchands juifs assurent les relations indispensables entre la chrétienté occidentale et l'islam.

L'habitat des juifs dans les villes se concentrait dans une rue ou un quartier : « rue des Juifs », « de la Juiverie » ou « Juiverie » tout court. Ces rues ont laissé des traces dans des documents contemporains où leur nom a persisté bien au-delà de la dernière expulsion médiévale des juifs du royaume de France en 1394 – quelquefois jusqu'au XIX^e siècle ou plus loin. Cependant, si les juifs s'installaient dans un seul emplacement de la ville, ils le faisaient au départ volontairement, selon une tendance naturelle à se regrouper pour des raisons de pure commodité autour de leurs biens collectifs (synagogue, bain rituel, boucherie) et institutions caritatives (maison d'aumônes, hôpital des pauvres) ; ils n'étaient pas seuls du reste à y habiter, mêlés à des habitants chrétiens.

Cet habitat juif a essaimé très tôt sur tout l'espace méridional, aussi bien dans les villes que dans les villages.

Les juifs des villes d'Oc

Les grosses concentrations resteront, conformément aux appréciations de Benjamin de Tudèle, les communautés

juives de Narbonne (en 1305, 825 individus, 575 dans la Grande Juiverie et 250 dans celle de Belvezet), Montpellier (à la même date entre 600 à 1000 âmes), Béziers, Lunel. Attractives tout au long du Moyen Âge grâce à leurs quartiers juifs pourvus de plusieurs rues et de composantes cultuelles développées (synagogue ou école, boucherie, cimetière toujours sis *extra muros*, *mikvé* ou « bain rituel », parfois four), et charitables (aumônes, hôpital) vouées à estomper à l'intérieur de la communauté les inégalités sociales.

Mais si la concentration fut d'abord spontanée, les quartiers spécifiques seront progressivement imposés à partir du XIII^e siècle. C'est à Beaucaire, en 1294, qu'un ordre royal prescrit formellement la concentration obligatoire.

Dans les villes de Posquières ou de Carcassonne se trouvaient des habitats juifs moyennement constitués (102 personnes à Carcassonne en 1305), regroupés dans une ou deux rues particulières, avec l'appareil traditionnel

essentiel ou indispensable à la pratique (lieux de culte, d'approvisionnement en viande *casher* ou « licite », lieux d'inhumations).

Les juifs des campagnes

Des juifs vivaient rassemblés à Aimargues, Clermont l'Hérault, Lodève, Pézenas, Lattes, au Caylar, mais leur petit nombre ne justifiait pas toujours le regroupement dans une rue spécifique, ni la mise en place d'une armature cultuelle développée.

Cet habitat rural pouvait être vulnérable, affecté par des moments de crispation (épidémies, mesures d'éviction). L'expulsion de Philippe le Bel en 1306 portera un coup fatal à ce judaïsme rural.

Des foyers brillants de culture et de science juives ont existé, tant au Nord pour les juifs de langue d'oïl, qu'au Sud pour ceux de langue d'oc, témoignant sans conteste en ces lieux et époques de conditions favorables à l'éclosion des savoirs.

Le contexte environnant. Les Juifs du nord du royaume

Au Nord du royaume de France.

Les temps de rayonnement culturel avec l'Ecole de Champagne sont connus. A la veille des Croisades, le centre champenois d'étude juive est célèbre et confère au judaïsme français une grande réputation, notamment grâce à la figure paradigmique de **Salomon ben Itzhac de Troyes (1050-1105) connu sous l'acronyme de Rashi, célèbre commentateur de la Bible et du Talmud.** Formé dans les académies de Mayence et de Worms, il fonda sa propre école à Troyes. Le judaïsme du royaume de France (en hébreu : *Tsarfat*) s'était en effet nourri – sur une même aire culturelle – aux écoles allemandes (d'*Ashkenaz*), et sa culture juive fut modelée par Rashi, ses lignées, ses disciples. L'école champenoise devait se développer considérablement au cours de la seconde moitié du XI^e siècle, même si l'on prenait toujours la route de Mayence pour consulter les écrits du savant Guershom ben Juda de Mayence (960-1030) appelé *Meor ha-Golah* ou « Lumière de l'Exil », et écouter l'enseignement de ses élèves. La frontière linguistique entre les parlers romans de France et les parlers germaniques de Rhénanie était encore assez fluide.

Avant de revenir sur les juifs d'Occitanie, on ne peut occulter toute cette porosité linguistique à l'œuvre, les riches heures du judaïsme français, et les apports considérables de Rashi à la philologie romane : le rabbin troyen, fin linguiste, éclairait ses commentaires bibliques et talmudiques de vocables de vieux parler champenois, fournissant dès lors l'un des plus riches et des plus anciens corpus de textes français. Ses commentaires, truffés de milliers de termes champenois appartenant aux bases de la langue française, sont encore aujourd'hui au cœur de l'école juive traditionnelle. L'usage du français était courant et, en 1241, le savant Jehoseph, fils du martyr Samson, finira de rédiger ses *laazim* (listes de mots hébreu traduits en français) devenus indispensables pour un public qui ne parlait que le seul français ! Le célèbre commentateur a également stimulé l'exégèse chrétienne : au XIV^e siècle, le franciscain Nicolas de Lyre faisant un usage intensif de Rashi et des recueils midrashiques, intégrait en quelque sorte l'exégèse juive à la chrétienne.

Les livres hébreux d'alors, vestiges précieux, sont parvenus en petit nombre, détruits en 1240 (au terme de la célèbre **Dispute de Paris et du**

brûlement du Talmud de 1242-44), ou détériorés par les rugosités du temps, devenant au mieux des reliures de registres notariés. Leur comparaison avec les manuscrits de style français a permis aux spécialistes d'observer la rencontre de la tradition juive et de l'esthétique française.

Mais dès l'aube du XII^e siècle, s'était profilée l'ombre des Croisades, annonciatrice de temps de crispations. Les relations entre juifs et chrétiens,

qui avaient été raisonnablement acceptables durant le haut Moyen Age, se dégradèrent et empirèrent au point de déboucher sur des persécutions, une hostilité religieuse traduite par un faisceau de légendes accusatrices (XII^e siècle), par le **IV^e Concile de Latran (1215)** au but affirmé d'isoler le monde juif, et à terme, sur l'expulsion des juifs de la société chrétienne programmée en plusieurs étapes (1182, 1306, 1322, 1394).

L'expulsion du royaume de France de 1306

L'expulsion de 1306 a été inattendue, la prise de décision secrète, son exécution instantanée. Evénement difficile à interpréter : seuls sont conservés les instruments financiers de la confiscation. Prélude possible en mars 1292, les juifs se virent chassés « *des petites villes où ils n'avaient point accoustumé d'habiter* ».

Début juin 1306, survint un ordre brutal d'*arrestation* des juifs dont il ne subsiste pas de trace. Difficile d'évaluer les juifs dépendant des seigneurs ; les « juifs du roi » pouvaient figurer dans des listes des rôles de tailles. Dans les grandes villes, le regroupement dans certains quartiers a pu faciliter l'opération. On arrêta temporairement les captifs (en instance d'éviction, mais eux l'ignoraient !) afin

qu'ils renseignent l'administration royale sur leurs biens et transactions de prêt.

La saisie des propriétés juives (terres, demeures, meubles, vaisselle, vêtements, bijoux, monnaies) débuta officiellement le 21 juin 1306. Une ordonnance royale réclamait aux officiers et sujets de Philippe le Bel d'aider trois commissaires chargés... « *de vive voix* » de certaines affaires, les ordres devant rester secrets afin d'éviter les disparitions de biens, de registres. La délation fut encouragée.

L'annonce de l'expulsion se fit par un édit général dont rien ne subsiste, la date butoir de sortie fixée au 22 juillet 1306. Les juifs eurent quelques semaines pour quitter le territoire, avec abandon au roi des biens.

La majorité des juifs partis, la *gestion de*

la confiscation s'organisa par le *biais des ventes*. Officiers centraux, provinciaux, notables locaux gérèrent les « affaires des juifs » : recensement, *évaluation par inventaires des biens saisis* (meubles et immeubles) devenus possession royale. De fin juillet à mi-août, les premiers ordres de vente furent promulgués, avec *enchères* des biens immeubles de fin août 1306 au 23 septembre 1311.

Pour *le recouvrement des dettes et créances*, la population devait déclarer les sommes dues aux prêteurs juifs. L'opération fut longue, les déclarations souvent fausses, sous-évaluées, les registres de prêt étant rédigés en hébreu ! D'où... le recours aux prêteurs juifs autorisés à rentrer momentanément sur le territoire !... sous conditions. On avait spolié, expulsé les juifs, mais leur retour devait aider à récupérer leurs créances !

Le 23 août 1311, Philippe le Bel ordonna la sortie des juifs du royaume, révoqua « les commissaires aux affaires juives » qui rendirent compte à Paris. La fin de mission, décrétée le 20 septembre après les ultimes ventes, des contestations seigneuriales entraînèrent des conflits. Le recouvrement des dettes ira ainsi jusqu'au milieu des années 1320 !

Les chemins pris par les exilés traduisent leurs affinités culturelles :

- ceux du Nord du royaume ne furent pas dépayrés en terre rhénane. Leurs refuges se trouvèrent surtout en Franche-Comté,

Suisse, Savoie et Italie du nord.

- ceux du Sud tentèrent d'atteindre les espaces perpignanais, catalan et provençal. Il y eut ainsi des flux et reflux de juifs meurtris, vers la Catalogne (chiffres de Yom Tov Assis : la communauté juive de Barcelone accueillit 60 familles ; celle de Gérone : dix familles, etc. à Valls, Besalu), vers le Comté de Roussillon - Cerdagne ; vers le Comté de Provence aussi (mais « aucun raz de marée ») : toutes destinations favorisées par la proximité géographique et culturelle. Les évaluations ont été revues à la baisse (G. Nahon).

Nous possédons, parvenus jusqu'à nous, des voix de lettrés méridionaux se lamentant sur la cruauté de leur éparpillement et de l'abandon d'installations jadis brillantes, à présent détruites. Ces documents hébreux, contemporains de l'expulsion de 1306, constituent un ensemble mémoriel nostalgique et émouvant sur la gloire et la quiétude perdues des communautés du Midi de la France. Ces exilés célèbres (**En Duran de Montpellier**, Abba Mari, Estori Parhi, ha Penini de Béziers,) ont exprimé chagrin et amertume dans des chroniques hébraïques et élégies. Leurs témoignages sont donnés en encadré.

Rappels moyennant de lourdes obligations financières (1315 ; 1359) et *renvoi* (1322) de juifs en pays d'Oc français ponctueront tout le XIV^e siècle, jusqu'au bannissement définitif de Charles VI dit le Fou en 1394.

Rappels et renvois : 1315-1322 ; 1359-1394

Après le renvoi brutal de 1306, deux retours provisoires furent lourdement monnayés : ne revinrent que les plus fortunés. A la commune « clamour du peuple », le rappel consenti par Louis le Hutin en 1315, limité à douze ans, ne parvint pas à son terme, ruiné en 1322 par les explosions d'antijudaïsme populaire : croisade des Pastoureaux (ces hordes de pauvres et de bergers), rumeurs d'empoisonnement des puits ; accusation d'un présumé meurtre d'enfant au Puy-en-Velay en 1320 ; massacre des juifs de Chinon en 1321 ; et enfin la Peste de 1348, génératrice de victimes de l'épidémie, mais aussi d'émeutes greffées sur le fléau.

Lorsque Charles VI, aux prises avec des difficultés extérieures, envisagea vers 1360 un nouveau retour des juifs, il leur accorda une durée de séjour de vingt ans. De prolongation en prolongation (six ans en 1364, dix en 1374, terme rallongé de cinq ans par Louis d'Anjou), toujours subordonnées à des taux élevés de droits d'entrée, les juifs furent en fait peu nombreux (quelques centaines au plus) à réintégrer les domaines français, toujours tenus au port du signe distinctif (*la rouelle*) et au compartimentage de l'habitat.

On peut donner l'exemple de Montpellier : à partir de 1365, leur lieu de résidence initialement central

et convoité devra être déplacé : les juifs revenus devront se transporter en un espace réduit et excentré ; il s'agissait de céder la place aux gens des faubourgs. L'arrêt qui les déplace insiste sur le fait qu'il ne convient pas « que les enfants fussent hors la maison pour des étrangers ». Cette décision traduisait un trait de mentalité : les juifs, dont le retour avait été consenti pour un certain temps, étaient appréhendés désormais comme des « étrangers ».

A terme, **Charles VI dit le fou** leur intima l'ordre de partir définitivement **le 17 septembre 1394**. La religion juive n'était plus licite dans le royaume de France.

Au sud du royaume de France.

Le Sud de la France a abrité un judaïsme profondément original, dont la contribution à l'histoire intellectuelle et religieuse fut notoire.

Temps de rayonnement : l'école languedocienne.

Le judaïsme languedocien original a pu être considéré comme un épicycle des sphères d'influence espagnole : réfugiés juifs andalous au XII^e siècle ; culture juive rabbinique au départ, puis

philosophique, scientifique et même ésotérique, controverses célèbres autour du legs maïmonidien et philosophique.

Comme l'a relaté Benjamin de Tudèle, des écoles rabbiniques renommées à Narbonne, mais aussi bien à Lunel, Posquières (l'actuelle Vauvert), Béziers, Montpellier parsemaient la large *Proventsia* (équivalent de l'Occitanie) des textes hébreuïques.

Il faut savoir que la culture des juifs languedociens était initialement toute traditionnelle et « tamudico-centrée », adonnée à l'étude exclusivement biblique, talmudique, juridique.

L'arrivée au XII^e siècle, vers 1140, de juifs arabophones fuyant le Sud de l'Espagne et les persécutions almohades, se traduisit par un important apport philosophique, provoquant une « véritable révolution culturelle ». Dans un cadre urbain de calme relatif et de prospérité économique, une ample entreprise de traductions vit le jour. Au cours de transferts culturels sans précédents, à l'incitation de lettrés juifs locaux (par exemple les **Meshoullam de Lunel**¹ cités par Benjamin de Tudèle dans son *Carnet de route*), deux familles de réfugiés andalous (les ibn Tibbon à Lunel et les Kimhi à Narbonne) se mirent à traduire de l'arabe en hébreu les classiques de la pensée judéo-arabe. Les textes scientifiques gréco-arabes, les œuvres d'auteurs musulmans (dont Avicenne et surtout Averroès) devinrent, de la sorte, accessibles en hébreu aux juifs

du Midi.

Benjamin de Tudèle n'a pas manqué de citer nommément les juifs locaux, faisant grand éloge des Meshoullam, et ceux venus d'ailleurs, de Grenade.

Les Lettrés locaux de Lunel

La famille Meshoullam, avec le père, mécène averti

Autorité rabbinique, rabbi Meshoullam b. Jacob de Lunel, cet « érudit polyvalent à stature exceptionnelle », dirigea une école qui produisit des hommes distingués. Sur sa demande Judah ibn Tibbon traduisit l'ouvrage de Bahya ibn Paqqûda de l'arabe en hébreu.

Judah loua en termes presque excessifs son zèle pour les diverses branches de la science juive et déclarait qu'il avait rendu de grands services à cette science ainsi qu'à la philosophie par sa propre activité littéraire, son ardeur à acquérir les plus rares manuscrits, les encouragements qu'il prodiguait aux divers auteurs.

Il eut cinq fils :

Les uns tournés vers les sciences profanes : Asher surtout, mais qui mena selon Benjamin de Tudèle tout à la fois une vie d'ascète, se désintéressant des affaires du monde et vaquant aux livres jour et

1. Les noms de ceux qui ont fait la gloire du judaïsme languedocien au Moyen Age sont en caractères gras.

nuit ; talmudiste, directeur d'académie rabbinique, auteur d'ouvrages de jurisprudence religieuse, ses penchants piétiste et ascétique pouvaient aller de pair avec un intérêt pour la philosophie néoplatonicienne.

D'autres vers le mysticisme, comme Jacob, qualifié même de « *nazir*² », appartenant à un groupe de dévots se consacrant exclusivement à l'étude de la Torah, et suivant des règles ascétiques. Les pratiques de tels groupes montrent des affinités avec celles des ascètes chrétiens, voire des cathares contemporains. Jacob, en effet, fit partie du cénacle des kabbalistes du Languedoc, et fut l'un des élèves d'**Abraham b. David de Posquières** (cf. *infra*). Ses écrits mystiques relatifs à la prière contiennent des allusions aux doctrines kabbalistiques.

Le rôle du père, Meshoullam b. Jacob de Lunel, dans la promotion des traductions de l'arabe en hébreu fut donc primordial.

Erudit local, talmudiste éminent, il pressentit tout le parti à tirer de cette culture juive andalouse inconnue, d'expression arabe, qu'il fallait acquérir, fût-elle philosophique ou axée sur des sujets non talmudiques. Il lui importait de la rendre accessible, de la diffuser, et pour ce faire, ces réfugiés venus de Grenade, chassés par les Almohades, représentaient à Lunel au XII^e siècle l'aubaine linguistique à saisir d'urgence !

Son mécénat éclairé a joué un grand rôle dans la production littéraire des juifs du Languedoc.

A l'étude de la Bible et du droit canonique juif vont se joindre celles de la grammaire, de la poésie, de la philosophie religieuse ; la littérature juive va être étroitement associée à la littérature arabe, dont elle va s'approprier les progrès grâce à ces providentiels coreligionnaires arabophones.

A la mort du rabbin Meshoullam b. Jacob, un autre talmudiste réputé, **Jonathan ben David ha-Cohen** (vers 1136 – après 1210), devint l'autorité rabbinique suprême de Lunel, haut lieu de la culture juive au Moyen Âge.

Il fut l'auteur de commentaires sur la *mishna* (« loi orale »), le *Talmud*, et *l'Abrégé talmudique d'Isaac Alfasi*³ (Espagne, XI^e siècle), et il aurait été même, selon le chroniqueur du XVI^e siècle Salomon Ibn Verga (auteur du *Shevet Yehouda* (« Le fléau de Juda » publié à Andrinople vers 1550 sur les persécutions subies par le peuple juif depuis la destruction du Temple jusqu'au XVI^e siècle), le savant méridional qui fut parmi les trois cents rabbins français et anglais à émigrer en 1210 vers la Terre sainte, où il serait mort.

Il aurait entretenu depuis Lunel, fait extraordinaire, une correspondance avec Maïmonide, le célèbre réfugié andalou établi, lui, sur le versant oriental, en

2. Le *nazir* ou *nazaréen* est ce personnage dont parle la Bible (Nb VI, 1-21) qui a fait vœu de chasteté, d'abstinence (vin, alcool, et coupe de cheveux interdits). On a cru l'institution éteinte avec la chute du Temple de Jérusalem dont l'absence rend impossible certains rites de pureté. Le vocable de *parus* est également employé pour désigner l'ascète.

3. Cf. *infra*, le paragraphe sur les vestiges subsistant à Montpellier.

Egypte. Avec les « Sages » de Montpellier, il lui envoya une lettre empreinte de révérence, comportant en même temps des questions relatives à l'astrologie. La réponse de Maïmonide, retardée de plusieurs années, ne fut envoyée qu'en 1194. Vers 1195, R. Jonathan et ses compagnons soumirent au Maître vingt-quatre questions, sollicitant en même temps un exemplaire de son traité de philosophie, *Le Guide des égarés* ou *des perplexes*, « si possible traduit en hébreu » ; Maïmonide leur adressa, en attendant, l'original arabe des deux premières parties du *Guide*.

Dans une quatrième lettre que le maître de Fostat (vieux Caire) avait reçue des « Sages de Provence », qui fait écho à la réponse de Maïmonide relative à l'astrologie, R. Jonathan annonce qu'un traducteur convenable du *Guide* a été trouvé en la personne du jeune Samuel ibn Tibbon, et il demande un exemplaire de la troisième partie du *Guide des perplexes* qu'il n'avait pas encore reçu :

« *Et de rassasier de nouveau avec le livre Le Guide dont nous avons entendu la renommée et dont la célébrité est connue en Egypte* ».

Cette lettre autographe de rabbi Jonathan de Lunel, rapportant la genèse de la traduction hébraïque du *Guide des perplexes*, est assurément « parmi les documents les plus vénérables de l'histoire littéraire juive » comme l'a écrit Paul B. Fenton dans l'étude qu'il lui a consacrée

(cf. *infra*, Bibliographie). L'original, extrait de la *Gueniza*⁴ du Caire, se trouve à la Bodléienne d'Oxford, et témoigne du rayonnement de la pensée de l'Andalou Maïmonide en pays d'Oc, indissociable du mouvement de traduction entrepris et mis en œuvre par d'autres Andalous venus trouver refuge en terre lunelloise.

Un réfugié andalou à Lunel : Judah ibn Tibbon (1120-1190)

Né en 1120, fuyant autour de 1150 l'intolérance des Almohades venus d'Afrique du Nord au milieu du XII^e siècle pour défendre l'Islam ibérique contre l'entreprise de Reconquête, il s'installa à Lunel, dans le département actuel de l'Hérault. Hébraïsant et arabisant, Judah ibn Tibbon possédait des manuscrits en arabe et en hébreu, et il est vraisemblable qu'il en avait apporté une bonne partie de Grenade. Pourvu d'un bagage livresque et culturel inconnu dans ce Midi accueillant et réceptif, il put traduire jusqu'à la fin de sa vie (1190), encouragé par les savants locaux, les Meshoullam, quelques-uns des ouvrages essentiels de la brillante littérature judéo-arabe.

Comment ne pas admirer la remarquable insertion de ce juif andalou, de mœurs et de culture totalement différentes, dans un milieu juif languedocien incitatif vite séduit par l'apport culturel neuf que

4. Le terme araméen *gueniza* (de GNZ, « cacher ») désigne une salle, attenante à la synagogue, destinée à recevoir les manuscrits de la Loi devenus inutilisables par l'usure du temps ou de la manipulation cultuelle : tenus pour sacrés, car ils contenaient le nom divin, ils ne devaient être ni détruits ni profanés. Par un extrême hasard, fut découvert, en 1896, dans la *gueniza* d'une synagogue karaïte du Vieux Caire (Fostat) un lot unique de manuscrits, dont certains remontent au VII^e siècle (poèmes liturgiques, écrits privés, et surtout fragments de livres bibliques) ; ces manuscrits ont été déposés dans de grandes bibliothèques, en Russie (Saint-Pétersbourg), aux Etats-Unis, et surtout en Angleterre (Cambridge, Oxford et Londres).

pouvait représenter l'arrivée dans une petite communauté juive d'implantation ancienne d'un tel lettré multilingue venu d'ailleurs et appelé à ouvrir leurs horizons ?

Cette « ouverture » s'avèrera proprement révolutionnaire, infléchissant les aptitudes locales traditionnelles vers des tendances rationalistes et philosophiques.

Judah ibn Tibbon, surnommé « le père des traducteurs »⁵, transmettant ses livres à son fils unique Samuel, s'exprimait ainsi en pays d'Oc vers 1180 :

« Tous les premiers du mois examine les livres hébreux, et tes livres arabes tous les deux mois, les livres reliés tous les trois mois. Arrange tout en bon ordre afin de ne pas te fatiguer à chercher un livre lorsque tu en as besoin. Sache la place [de chaque livre] dans les armoires et les caisses et si tu veux bien faire les choses, tu inscriras la liste des livres de chacun des compartiments d'une armoire sur une feuille et tu la garderas dans ce compartiment : à chaque fois que tu chercheras un livre, tu verras sur la liste dans quel compartiment il se trouve sans avoir à déranger tous les livres. »

« Examine bien les feuillets qui sont dans des pochettes et des paquets et prends-en bien soin. Ne les dédaigne pas car il y a là des textes importants et intéressants que j'ai moi-même recueillis et copiés. Ne perds rien de ce que je te laisse, ni écrit, ni lettre. ET aussi étudie soigneusement et constamment le catalogue de tes livres afin que tu saches

ce que tu possèdes [...]. »

« Ne refuse pas de prêter tes livres à celui qui n'a pas la possibilité d'acheter un livre. Mais assure-toi qu'il te le rendra [...]. Recouvre les armoires d'un tapis qui leur fera une couvrure de bon ton. Préserve-les de l'eau qui pourrait tomber sur elles, des souris, et de tout dommage car elles sont ton véritable trésor. Et lorsque tu prêtes un livre à quelqu'un, inscris-le sur la liste avant qu'il ne quitte la maison. Lorsqu'il te rendra ce livre, tu bifferas la mention. Aux fêtes des Cabanes et de la Pâque, tu feras rentrer dans ta maison tous les livres prêtés à l'extérieur. »

« Je t'ai fait honneur en multipliant tes livres : tu n'as pas besoin d'emprunter alors que la plupart des étudiants courrent de tous côtés pour trouver un livre et ne le trouvent pas. Toi, grâce à Dieu, tu prêtes et n'empruntes pas ; et la plupart des livres, tu les as en deux ou trois exemplaires ». »

Les recommandations paternelles, intemporelles, ne concernaient pas uniquement la pratique et l'entretien quotidiens des langues savantes (hébreu, arabe), le soin jaloux à apporter aux manuscrits qu'il convenait de classer, d'ordonner et de répertorier, elles encourageaient aussi une règle de vie, une discipline et une hygiène alimentaires :

« Ne fais pas bombance dans les banquets, et respecte les règles de la diététique arabe ». »

⁵. A Narbonne qui avait accueilli aussi des juifs andalous, David Kimhi, auteur d'un ouvrage prisé de lexicographie (*Sefer ha-Shorashim* ou « Le livre des racines ») était appelé « le prince des grammairiens ». Il était le fils du réfugié andalou Joseph Kimhi parvenu dans le Midi de la France en même temps que Judah ibn Tibbon.

Les commandes locales faites au réfugié andalou

Dans cette bourgade de Lunel proche de Montpellier, des échanges intellectuels entre rabbi Meshoullam et Judah ibn Tibbon s'instaurèrent, et se poursuivirent au sein de groupes de lecture. La traduction s'entamait, étudiée, argumentée, au cours même de son élaboration « devant » le grand R. Meshoullam, mécène averti et « pur candélabre » selon les termes mêmes de Judah dans sa préface aux traductions.

La série de ces traductions « commandées au médecin andalou » a débuté avec les *Devoirs des cœurs* de Bahya ibn Paqudah. En évoquant son pays d'adoption, Judah a pu écrire :

« Dans les pays chrétiens, le reste de notre peuple avait également trouvé un refuge. Depuis les temps anciens, il se trouvait là de grands savants versés dans la Torah et le Talmud ; mais ils n'étudiaient aucune autre science, parce que la Torah était leur seule occupation et qu'ils ne possédaient pas de livres traitant d'autres disciplines, jusqu'au moment où se fixa parmi eux le pur candélabre, le grand, pieux et saint rabbin, notre maître rabbi Meshoullam ben Jacob ».

Par la suite, Judah traduira les ouvrages d'Ibn Gabirol : « L'Amélioration des qualités de l'âme », et également « Le Choix des perles » (*Mivhar ha-peninim*).

La seule présence à Lunel de l'érudit arabophone Judah ibn Tibbon a ainsi stimulé l'intérêt et la curiosité de R. Meshoullam, et de fait l'historien Gad Freudenthal a pu écrire :

« Elle fut une condition nécessaire à l'avènement des traductions ; c'est toutefois R. Meshoullam, le savant doté d'un esprit exceptionnellement large, qui a transformé cette présence accidentelle en amorce du transfert culturel que l'on sait ».

Judah traduira encore le *Kuzari* de Judah Halévi affirmant la singularité du peuple juif, de sa terre et de sa langue, le « Livre des croyances et des opinions » (*Emunot ve-deot*) de Saadia Gaon (882-942).

La production littéraire de Judah ibn Tibbon, ce médecin de Grenade réfugié à Lunel, s'est ainsi limitée à des traductions. Trouvant dans le Midi le temps et la quiétude propices aux travaux intellectuels, il fut l'initiateur qui ouvrit la voie à l'ample mouvement de traductions qui allait s'étendre en terre occitane.

Le fils de Judah, Samuel ibn Tibbon (1150-1232 ?), traducteur de Maïmonide

Morigéné par son père Judah, Samuel n'a cependant pas démerité ! Il eut l'insigne honneur de traduire le fameux *Guide des égarés* ou *des perplexes* du grand

Maïmonide ! Dans le prologue de sa traduction, il a écrit :

« Les savants et les érudits de ce pays, et à leur tête R. Jonathan ha-Cohen le pieux, et les autres sages de la ville de Lunel, mon lieu de résidence, avaient entendu la renommée de ce livre qu'ils désirèrent faire venir d'Egypte. Ils demandèrent par lettre au grand Maître, le philosophe divin et le pur diadème à la tête de notre exil, notre maître Maïmonide, que Dieu le préserve, fils de son honneur le grand rabbin Maymun, auteur de cet ouvrage, de leur envoyer un exemplaire, de préférence traduit, ou même non traduit. Ils déployèrent [...]. Lorsqu'il arriva non traduit, ayant pris connaissance d'une partie de son contenu, leur enthousiasme redoubla et le désir les poussa à vouloir le traduire, même au prix d'efforts considérables et ils m'implorèrent de le traduire pour eux selon mes possibilités ».

Plus tard, le fils même de Maïmonide relatera les étapes de la diffusion de l'œuvre de son père à partir de Lunel :

« Jadis, du vivant de mon père, nous eûmes vent de ce que les compositions de

mon père et de mon maître, à savoir sa grande composition rédigée en hébreu, le « Code des Lois » [Mishneh Torah] et le livre qu'il avait composé en arabe intitulé « Le Guide des Egarés » étaient parvenus aux Sages éminents et vénérables de Lunel, qui propagent l'étude de la Torah et sont savants et érudits dans toutes branches des sciences. Il reçut leurs lettres agréables et leurs questions merveilleuses. Il reconnut de leurs paroles qu'ils s'étaient réjouis de la compréhension de ses écrits. Lui aussi se félicita que ses paroles avaient atteint ceux qui furent capables de les comprendre : 'C'est une joie pour l'homme de trouver des répliques'. Il répondit à leurs questions et commenta leurs propos afin de les honorer et de les complimenter comme il convenait ».

Tout cet échange se situe parmi les plus beaux documents dans la littérature de la correspondance hébraïque. Sachons gré à Paul B. Fenton (*cf. infra* Bibliographie) d'avoir proposé pour la première fois une traduction française de la lettre partie de Lunel au Caire !

Samuel réalisa d'autres travaux éminents de traduction (Galien, Aristote).

Les travaux de la célèbre lignée des Tibbonides

Le fils de Samuel, **Moïse ibn Tibbon** (avant 1240-1283) fut très prolixe, réalisant pas moins d'une trentaine de traductions d'œuvres arabes en médecine (Hippocrate, Razès, Avicenne, Maïmonide) et en sciences exactes. Il eut une première période d'activité à Naples, puis à partir de 1254, une deuxième à Montpellier.

Jusqu'au gendre de Samuel, **Jacob Anatoli** (1194 ?-1285 ?), qui a œuvré à Naples en 1230 au service de l'Empereur Frédéric II où il traduisit en collaboration avec Michel Scot plusieurs ouvrages arabes en hébreu. Héritant de la tradition d'ouverture de son lignage, il expliquait pourquoi il avait jugé bon de citer le célèbre savant chrétien Michel Scot avec qui il s'était lié d'amitié :

« Il ne sied pas au sage [...] de mépriser une quelconque réflexion parce que son auteur n'est pas de notre peuple. Il faut juger sur le fond ».

Pour en finir avec cette célèbre parenté, il convient de citer le dernier de la lignée, **Jacob ibn Makhir ibn Tibbon**, dit **Profacius**, ou **don Profiat** (1236 ?-1304 ?), qui a réalisé des travaux de traduction (Euclide, Averroès), mais aussi bien des œuvres originales.

A Montpellier, Profacius était l'héritier d'une tradition élitaire de culture et d'ouverture aux autres. Comme ses aînés réceptifs à la science émanant de la société englobante, à l'instar de son grand-père Samuel, il s'exprima ainsi dans sa préface à sa traduction des *Éléments* d'Euclide :

« Il s'était imposé ce travail afin d'éviter le blâme des chrétiens qui prétendent que les juifs restent étrangers à toutes les sciences ».

Parmi ses travaux originaux, il faut compter le *Quadrant*, destiné comme l'astrolabe à déterminer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon ; son almanach, dit l'*« Almanach de Jacob »* œuvre tabulaire à la longitude de Montpellier pour l'année 1301, « rédigé pour le profit de ses amis ». A noter qu'il collabora avec Armengaud Blaise, médecin de la faculté de médecine de Montpellier, procédant tous deux, en 1299, à une traduction simultanée de son propre travail, « de l'hébreu en latin » par le biais de la langue vernaculaire parlée par les deux savants : Jacob lisant son « Quart de cercle » en hébreu, le transposant aussitôt en occitan et Armengaud opérant de l'occitan vers le latin.

Jacob s'enorgueillissait de ces échanges savants qui augmentaient selon lui

le prestige de toute la communauté juive : une certaine diffusion du savoir hébreïque s'accomplissait ainsi dans la bibliothèque latine de la faculté de médecine de Montpellier !

Ainsi dans la ville languedocienne de Montpellier⁶, des savants juifs ont pu, jusqu'à l'extrême veille de leur

bannissement de 1306 [*cf. supra* nos Encadrés], avoir des contacts fructueux avec leurs homologues chrétiens, et se rejoindre dans leur amour de la science. Une certaine porosité pouvait exister entre savants des deux sociétés majoritaire et minoritaire, et leurs élites intellectuelles.

La querelle anti-maïmonidienne (1230-1305)

La traduction, à Lunel, en 1204, du *Guide des Perplexes* de Maïmonide (1135-1204) par **Samuel ibn Tibbon**, fils du réfugié andalou **Judah ibn Tibbon**, et le vif engouement qu'elle connut dans certains milieux, susciterent une vaste controverse qui éclata en 1230, pour rebondir vers 1303 autour des dangers pour la foi de la recherche philosophique.

On s'interrogeait sur le rationalisme, la philosophie « des Grecs ». Adeptes de la lecture littéraliste et tenants de l'exégèse allégorique s'affrontèrent dans des débats d'idées passionnés. Une lutte fratricide, *inter judeos*, provoqua en 1230 l'ingérence de « l'école française juive », plus rigoriste, dans les affaires des communautés languedociennes.

En 1233, sur la requête de la faction anti-maïmonidienne dont le talmudiste montpelliérain **Salomon b. Abraham**

qui avait dépêché à Paris Jonas de Gérone et dénoncé comme hérétique Le *Guide* aux Franciscains et aux Dominicains, les œuvres (ou une partie des œuvres) de Maïmonide auraient été brûlées en place publique par les Inquisiteurs dominicains à Montpellier, lesquels du reste étaient chargés de réprimer au même moment l'hérésie albigeoise.

Ceci provoqua un grand traumatisme et une profonde culpabilité dans l'âme juive prompte à y déceler (dix ans plus tard), un sombre prélude à la crémation de 1240 perpétrée sous le règne de Louis IX, dit « saint Louis ».

L'âpre querelle s'assoupit quelque peu, sept décennies durant, pour reprendre de plus belle vers 1300 autour du problème de la licéité de l'enseignement de la philosophie avant l'âge de 25 ans. En 1303, les autorités rabbiniques de Barcelone, sollicitées par le conservateur **Abba Mari de Lunel de Montpellier**, répugnant à s'ingérer au départ, finirent par s'immiscer

6. Une salle de conférences et de séminaires au rez-de-chaussée de l'immeuble classé monument historique du numéro 1 de la rue de la Barralerie à Montpellier (qui comporte en sous-sol le *mikvé* du XII^e siècle) est appelée depuis juin 2011 : « salle don Profiat », pérennisant ainsi huit siècles plus tard dans la « Ville du Mont » le souvenir du dernier « valeureux » de la lignée andalouse des Tibbonides.

dans les dossiers montpelliérains et languedociens, proférant là encore bans et anathèmes. En Languedoc, les communautés, courroucées, ripostèrent par des contre bans, mais ce fut l'arrêt de juillet 1306 qui allait mettre un terme brutal et implacable aux confrontations, polémiques et controverses.

Adversaires et partisans de la philosophie furent tous contraints et meurtris de devoir abandonner des communautés brillantes et prospères engagées dans des débats intellectuels, condamnées sans appel. Parmi d'autres témoignages d'affliction, retenons celui du montpelliérain En Duran de Lunel.

Quand En Duran de Lunel pleure en novembre 1306 « sa petite Jérusalem de la Ville du Mont »

Dans une pièce en prose rimée, le juif montpelliérain En Duran de Lunel pleure sa « petite Jérusalem de la Ville du Mont », ce « *Mont Délice de Dieu où il a bâti une demeure pour y résider entourée des remparts de la justice et de la foi* ». Réfugié un temps dans le Comté de Provence voisin indépendant du royaume de France, il écrit d'Aix, en novembre 1306, à un de ses parents à Perpignan où un grand nombre de juifs avaient été accueillis sur l'ordre « du miséricordieux roi de Majorque » (Jacques II).

En Duran s'y lamente sur le triste sort des communautés détruites de Lunel, de Béziers, de Narbonne, villes d'où les juifs venaient d'être chassés. Il dit qu'il restera pour le moment à Aix, et qu'aucune distance, soit par terre, soit par mer, ne pourra diminuer l'amour qu'il porte à ses malheureux frères. Il prie cependant ses parents de lui procurer le permis nécessaire pour fixer lui aussi son domicile à Perpignan, sa ville natale où son père – détail émouvant – a enfin trouvé un pouce de terre pour son lieu de repos :

« J'entendis une voix céleste sortir du mont [entendre Montpellier] Horeb, du mont de Dieu : elle gémissait comme une colombe. Elle pleurait l'époux aimé de sa jeunesse : ses mains puissantes avaient élevé un refuge et une forteresse pour la foi. Il avait construit une maison en Israël : maintenant elle est devenue la maison de la brèche, de l'affliction, du deuil et de la désolation [...]. J'écoute la voix céleste. Elle répond : quelle est ta plainte ? J'ai vu la confusion des enfants d'Israël, le terre qui tremble, Satan qui accuse à droite.

Grand mont de Montpellier duquel ont été extraits des joyaux, et où repose l'or, mont que Dieu a aimé, palais où il avait établi sa demeure [...] Les sciences exultent dans ses rues. Sur ses demeures, des troupeaux de sages... se nourrissent d'exégèse, de Talmud et de Michnah [...] Le mont Moriah a été arraché de sa place, il s'est éteint et un nuage le recouvre...

Où fuiras-tu pour trouver une aide ? Où iras-tu ? [...] Vers la ville de Lunel d'où sortait l'enseignement pour Israël, la ville de Dieu, la cité fidèle ? [...] Elle aussi gémit à présent [...].

T'avons-nous dit : viens à Béziers ... Elle fut fameuse dans le monde entier [...].

Elle aussi est abandonnée et attristée [...] la ville et mère en Israël, Narbonne [...]. Elle aussi a connu la colère de Dieu. Son roi et ses princes n'y sont plus, ses hommes de loi ont quitté la ville dans l'opprobre [...].

J'étais sans force, privé de mes sens [...]. Où conduirai-je ma honte ? ».

Le chagrin, l'affliction devant la perte des communautés du temps jadis affleurent à chaque ligne. Leur vie communautaire et culturelle d'antan ruinée, leurs préoccupations savantes anéanties par le désastre, les juifs, toutes honte et humiliation bues, ont été acculés à abandonner biens et demeures, confort et quiétude.

L'arrêt de 1306 éteignait brutalement un foyer brillant et célèbre de sciences, et projetait ses acteurs sur les routes et les chemins d'errance, dans la précarité, l'incertitude et le désarroi.

Les controverses anti-maïmonidiennes de 1230-1305 ne parvinrent pas à ruiner la tradition rationaliste des juifs des pays d'Oc, et l'ouverture aux autres cultures.

Citons à cet égard :

Le rationaliste Menahem ha Meiri de Perpignan (1249-1316), premier penseur juif à extraire les chrétiens de la catégorie des idolâtres, Auteur modéré, il ne dédaignait pas les rapports d'amitié avec les savants chrétiens et prônait même la tolérance pour les juifs convertis.

Il avait su se dissocier des initiatives antiphilosophiques ; pour lui, Maïmonide restait « *le plus grand de tous nos auteurs* », mais il affirmait en même temps que rien ne permettait d'affirmer dans cette Occitanie une détérioration de la situation religieuse : « *Dieu existe dans cette contrée !* ». Il affirmait haut et fort que la diffusion de la philosophie n'avait aucunement miné l'observance des préceptes dans le judaïsme de la France méridionale.

Il s'était fait aussi le défenseur des coutumes de sa région, le midi de la France (communautés de Béziers, Carcassonne, Lunel, Marseille, Montpellier, Narbonne, Nîmes, Perpignan, Posquières, Trinquetaille) dans son ouvrage « *Défenseur des ancêtres* » (*Magen Avot*), véritable recueil de coutumes locales et régionales.

Originaire de Narbonne et de Carcassonne, R. Menahem ha-Méiri ressentit douloureusement le désarroi des expulsés, ses frères languedociens :

« *Quand son courroux me frappa et que sa*

colère dévora autour de moi, il me conduisit et ce fut l'obscurité et il n'y eut plus de clarté, il fit de mes fils des réfugiés et de mes filles des captives : la joie et l'allégresse se sont retirées de la maison de l'Eternel et ma lyre est endeuillée, ma flûte émet des sanglots [...] et les fils de mon peuple furent chassés... et ils errèrent sans force harassés par mes poursuivants et par mes mécréants, errant par des terres inhospitalières [...] la perte du savoir de mes sages, la disparition de la sagesse de mes érudits, l'assèchement des rivières de la connaissance [...] tout a disparu et le mal et l'épouvante dominent ».

Plus tard, Lévi ben Gershon, dit Gersonide (1288-1344)

Même s'il n'entre pas véritablement dans la catégorie des Languedociens, la figure de Gersonide reste l'un des plus beaux exemples en notre possession sur l'expression de la culture juive dans le midi de la France. Philosophe, astronome et mathématicien, il allait établir « sur la requête des grands et nobles personnages chrétiens » des tables astronomiques à partir d'observations faites à Orange en 1320 et produire une œuvre appelée à exercer une grande influence dans le monde chrétien, autour de la papauté d'Avignon.

Né à Bagnols-sur-Cèze (Languedoc, aujourd'hui département du Gard), il a vécu en Avignon et à Orange, et ne semble pas avoir quitté le sud de la France. Il a laissé une œuvre considérable, écrite en hébreu, appréciée

de son vivant par ses contemporains tant juifs que chrétiens. Il parlait le provençal, comme l'indiquent ses explications, dans cette langue, de termes hébreuïques. Il est souvent considéré comme le plus grand philosophe après Maïmonide, et comme Maïmonide, il fut également médecin, exégète et homme de science accompli.

Comme aux temps fastes languedociens des années 1300, lorsque s'effectuaient autour de la faculté de médecine de Montpellier des contacts fructueux entre médecins juifs et chrétiens, Gersonide a collaboré avec les savants chrétiens de son temps. Ce sont ses contributions aux sciences exactes qui ont intéressé le monde chrétien.

Les traductions médiévales de ses travaux scientifiques et astronomiques ont gravité autour de quelques noms connus : Clément VI, Pierre d'Alexandrie, Philippe de Vitry et Jean des Murs. Les traductions latines ont vu le jour en relation avec la cour pontificale d'Avignon. A cet égard, il n'est pas indifférent de noter que l'instrument astronomique inventé par Lévi ben Gershon, appelé par les chrétiens le *Baculus Jacob* (le « bâton de Jacob ») a été dédié dans sa version latine à Clément VI.

Il est permis d'affirmer que vers 1340 a fonctionné en Avignon un véritable cénacle réunissant des lettrés juifs et chrétiens autour des problèmes scientifiques, et Gersonide y a représenté une figure centrale.

A retenir parmi ses nombreux travaux, ses « Guerres du Seigneur » (*Milhamot Adonai*), ouvrage de philosophie et de théologie, dont la partie astronomique fut accueillie avec beaucoup de faveur par les savants chrétiens, traduite en latin en 1342, du vivant de son auteur, sur l'ordre du pape Clément VI. C'est l'exemplaire même qui était conservé en 1369 dans la bibliothèque du palais pontifical d'Avignon ; la traduction s'achevait ainsi :

« Ici finit le traité sur l'instrument astronomique de maître Léon, juif de Bagnols, habitant Orange, au plus illustre seigneur pontife Clément VI, traduit de l'hébreu en latin l'année de l'Incarnation du Christ 1342, et l'an I^{er} du pontificat dudit Clément ».

Ernest Renan avait pu écrire :

« Voilà un ouvrage de science parfaitement rationnelle quelles qu'en fussent les erreurs de détail, qui éclot dans la première moitié du XIV^e siècle, au sein des juiveries du Midi. La cour d'Avignon, si éclairée pour le temps, en reconnaît la supériorité. Personne, à cette époque, ne paraît avoir porté dans la cosmographie mathématique autant de science spéciale et de sagacité ».

« Maître Léon l'Hébreu », ainsi qu'il fut appelé en latin (*magister Leo Hebraeus*) prit alors place parmi les classiques de l'astronomie : Pic de la Mirandole y attacha de l'intérêt ainsi que Kepler.

Moïse de Narbonne, au XIV^e siècle (vers 1300-1362) commenta le *Guide* de Maïmonide, ainsi que les travaux des Arabes Ghazali, Ibn Tofayl, et Averroès. Il appartenait à une famille originaire de Narbonne établie à Perpignan. Il fut initié dès l'âge de treize ans à la philosophie de Maïmonide, en vogue à cette époque chez les juifs d'Occitanie, malgré l'excommunication lancée contre elle au début du XIV^e siècle ; ses prises de position reflètent les idées caractéristiques du milieu intellectuel contemporain.

Fervent métaphysicien, médecin (il a étudié la médecine auprès d'Abraham Caslari, ce praticien célèbre originaire du Caylar et réfugié en 1306 à Besalu, auteur du *Traité sur les Fièvres épidémiques*), grand voyageur (il apprit sans doute l'arabe en Espagne), il ne négligeait pas pour autant l'Écriture sainte, et s'occupait tout à la fois de philosophie et de kabbale. Il savait aussi le latin et le catalan.

Il eut à souffrir des persécutions qui suivirent la peste noire (1348), et fut contraint de s'enfuir avec toute la communauté de Cerbère et de laisser ses manuscrits : dans la préface de ses commentaires sur les dissertations physiques d'Averroès, retiré en Catalogne, il dit avoir entrepris ce travail à la demande de ses amis, les savants de Perpignan desquels il a dû se séparer, et avec lesquels il veut poursuivre ses échanges intellectuels : il les appelle : « les hommes respectables de la compagnie

de ceux qui s'occupent de la sagesse à Perpignan ».

Auteur de nombreux commentaires sur les principaux philosophes arabes (avec lui, le courant averroïste prit toute son ampleur), sur le *Guide* de Maïmonide (commencé à Tolède, et achevé au bout de sept ans à Soria), il serait mort en 1362.

Il composa son *Traité sur la Perfection de l'âme* à l'usage de son fils pour remplacer les écrits d'Aristote et d'Averroès sur le même sujet ; ce fils l'engagera à écrire un commentaire sur le *Guide des Perplexes* dans la préface duquel Moïse de Narbonne écrira :

« Pour éclairer les yeux des sages est venue la Lumière de l'Exil (Maïmonide) dont [le livre] est comme un flambeau qui éclaire toute obscurité [...] : il est en vérité comme la quintessence de la Torah ».

Le Languedoc fut aussi terre de mysticisme

Le terme de **kabbale**, dérivé de l'hébreu *kabala* (littéralement « tradition »), désigne les enseignements ésotériques du judaïsme. La Kabbale s'attache à puiser dans la transcendance et l'immanence divines le sens d'une vérité de la vie religieuse dont chaque facette détient une révélation, bien que Dieu n'apparaisse qu'à travers l'introspection humaine.

Entre 1150 et 1200, c'est en Languedoc qu'a été compilé le « Livre de la clarté » (*Sefer ha-Bahir*), présentant le système des dix forces cosmiques et premières manifestations du divin qui, sous le nom de *sefirot*, jouèrent un rôle essentiel dans les développements ultérieurs de la Kabbale.

Celle-ci trouve ses représentants aux XII^e et XIII^e siècles en Abraham ben Isaac de Narbonne, **Abraham ben David de Posquières** ou encore le fils de ce dernier, **Isaac l'Aveugle**, chez qui apparaît pour la première fois le terme de *Ein-Sof* littéralement « Sans-fin », désignant Dieu en tant qu'il est caché et inconnaisable.

Née en pays d'Oc à Posquières (Vauvert), la Kabbale allait se transporter rapidement sur une même aire culturelle, en Catalogne.

La poésie liturgique et profane

Elle eut aussi sa place chez ces juifs languedociens.

Abraham Bédersi de Béziers (vers 1230 - vers 1300) ; son fils **Yedahia ha-Penini** (1270-1340), versificateur prolixe et ardent défenseur du judaïsme méridional et de la philosophie.

Tout à côté, au XIII^e siècle, le Comté de Provence avait eu son troubadour, Isaac Gorni, originaire du Luc, poète

ambulant vivant de la générosité plus ou moins tangible des dirigeants des communautés visitées.

Ainsi, en dépit des temps de crise, le Moyen Âge connut des heures fécondes pour la pensée juive, aussi bien dans le Nord de la France – avec Rashi de Troyes et ses successeurs, les *tossafistes* – que plus tard dans le Sud languedocien où des communautés attachées aux études traditionnelles, stimulées par la venue de juifs andalous multi-linguistes, au XII^e siècle, purent s'ouvrir aux sciences profanes et à la philosophie grecque grâce aux traductions de l'arabe vers l'hébreu.

Plus tard, lors du dernier séjour autorisé en Languedoc français (1359-1394), des étudiants juifs venus d'Arles (**Abraham et Salomon Avigdor**, père et fils) ou de Perpignan (**Léon Joseph de Carcassonne**) cherchèrent à s'abreuver aux sciences de la Faculté de médecine de Montpellier et contribuèrent dans les années 1390 à l'essor culturel en mettant à la portée de leurs coreligionnaires les travaux de la Faculté et les œuvres médicales d'Arnaud de Villeneuve ou de Gérard de Solo, traduites cette fois-ci du latin vers l'hébreu.

Les vestiges médiévaux

De ce judaïsme languedocien, outre une littérature hébraïque conservée dans les grands fonds d'archives internationaux,

des vestiges subsistent tant épigraphiques (pierre tombale de Narbonne, VII^e siècle, Musée d'Art et d'Histoire de Narbonne, palais des archevêques), que lapidaires (**mikvé** ou bain rituel du XII^e siècle à Montpellier, restauré et ouvert au public en 1985 lors du Millénaire de la ville).

Les **quartiers juifs**, reflets d'une époque, parties intégrantes de la ville au Moyen Âge, ponctuent encore le paysage urbain des cités d'aujourd'hui.

Signalons à **Béziers**, la « rue de la juiverie » qui se profilait⁷ non loin de la cathédrale Saint-Nazaire laquelle offre encore aujourd'hui au regard, sur sa façade, la représentation allégorique d'un judaïsme déchu : *Synagoga*, femme vaincue, pourvue des attributs de la déchéance (couronne brisée, tables de la Loi ou phylactères tombés, yeux obturés par une bandeau aveuglant) face à *Ecclesia*, l'Eglise, montrée comme une femme triomphante et souveraine.

Béziers où subsiste, on l'a vu, le plus ancien vestige daté d'une synagogue dans le Midi de la France (inscription synagogale de 1214 pouvant être vue dans le cloître de la cathédrale Saint-Nazaire).

Il est à citer aussi, pour **Vauvert**, la longue « rue de la juiverie » de la Posquières médiévale qui avait abrité aux temps fastes du judaïsme languedocien une école rabbinique célèbre ; pour Lunel, de vraisemblables restes de synagogue,

7. Il convient de déplorer la volonté de certains édiles d'effacer la mémoire des rues, en les débaptisant, comme à Béziers justement, où l'ancienne « rue de la juiverie » s'est muée en « rue de la Petite Jérusalem » - ce qui avait conduit le 13 mars 2002 *Libération* à titrer : « Adieu, la rue de la juiverie » ! - sous prétexte que ces appellations auraient heurté les sensibilités contemporaines !

et de bâtiments communautaires dans l'hôtel de Bernis sont toujours en quête de résultats irréfutables.

Plus inattendu dans **Clermont-l'Hérault**, au quartier de Rougas où les juifs avaient eu leur habitat médiéval, le souvenir local d'une « synagogue » éventuelle dans une maison de belle facture avec façade en pierres de taille, percée de grandes portes en ogives. Est évoquée aussi pour cette petite localité, la survivance d'un cimetière juif près de Lacoste, au lieu-dit *Pioch Jesiaou* (« Puy des juifs »). Dans ce cimetière peu assuré du point de vue documentaire, un archéologue du XIX^e siècle aurait vu des « cercueils en pierre de taille à demi enfouis, provenant de l'ancien cimetière des juifs ».

Lodève conserve également sa « rue des juifs », faisant communiquer la Grand'Rue et la place de Lodève.

Pour **Pézenas** qui attire de nombreux touristes, il conviendrait de dire que ce qui fut longtemps improprement appelé *ghetto* (vocable anachronique pour le Moyen Âge, puisque le « ghetto » proprement dit date de la Renaissance) se situe sur l'emplacement médiéval de l'habitat juif.

A **Montpellier**, des acquisitions récentes de manuscrits anciens ont enrichi considérablement le patrimoine juif livresque local :

- Un **mahzor** ou rituel hébraïque, élaboré par les juifs de Montpellier réfugiés après 1394 dans le Comtat Venaissin, fut acheté aux enchères par la Mairie en 2008 (*Le Midi Libre* avait pu titrer le 24 décembre 2008 : « Patrimoine. Le *Mahzor* est de retour au bercail ! »). Ce précieux manuscrit de 253 feuillets en parchemin, de dialecte sefarado-provençal, a connu bien des tribulations (entré en possession de la communauté juive de Modène fin XVII^e siècle, acquis par différents exégètes de la Bible, contenant plus de 70 poèmes liturgiques rares (*piyyutim*) chantés dans l'aire culturelle occitano-catalane) ; il raconte la liturgie de la communauté juive de la « ville du Mont » et les derniers moments de son existence. Sur ce trésor patrimonial aujourd'hui exposé dans une vitrine des Archives municipales de Montpellier, cf. le texte et les illustrations dans l'Argumentaire de la *Brochure de l'Institut Universitaire Maïmonide*, année 2011-2012, p. 7.

- Autre achat livresque récent, moins connu, d'un autre manuscrit précieux, qui concerne la région : alerté par Paris en tant que directeur de l'Institut Maïmonide, j'avais pu encourager cet achat du *Commentaire d'Alfasi sur le Talmud de Jonathan ben David ha-Cohen de Lunel*, celui-là même qui avait écrit à Maïmonide pour lui recommander le jeune traducteur Samuel ibn Tibbon, de la célèbre lignée, qui effectivement acheva en 1204 à Lunel la traduction du *Guide*, ce « brûlot » destiné à des *happy few* qui allait mettre le feu aux

poudres dans les communautés juives languedociennes.

Qu'il soit permis de renvoyer au bel article de Paul Fenton sur cette lettre inédite de la *Gueniza* du Caire (cf. *infra* Bibliographie).

La Mairie de Montpellier encore une fois, consciente d'enrichir le patrimoine juif médiéval local, a donc acheté ce Manuscrit, toujours engrangé aux Archives, et même consultable en ligne sur Internet sur le site des Archives. Il a été numérisé, tout comme le *Mahzor*.

L'histoire médiévale des juifs et des chrétiens a-t-elle été plus harmonieuse dans le Midi de la France qu'au Nord ? Sans doute. Une certaine amérité de mœurs a prévalu, et il faut faire le constat de temps fatidiques plus tardifs, dépourvus des méfaits des Croisades ou

des légendes accusatrices. Le contexte méridional et une certaine quiétude furent favorables en Languedoc à des transferts culturels, à la créativité et à l'allégorie philosophiques. Il en résulta un rigorisme moindre, une aptitude à l'ouverture et une propension au rationalisme dont allaient hériter les communautés du Comté de Provence voisin qui eurent un siècle supplémentaire (le XV^e siècle) de présence juive autorisée.

Les temps épisodiques de crispations ne doivent nullement obérer les longues périodes d'essor culturel, de coexistence harmonieuse, de rapports de bon voisinage, de réelle estime entre les élites, qui ont pu faire du Languedoc (comme plus tôt en Champagne) un brillant foyer d'une science qui s'est propagée au-delà des propres cercles juifs vers les sphères chrétiennes.

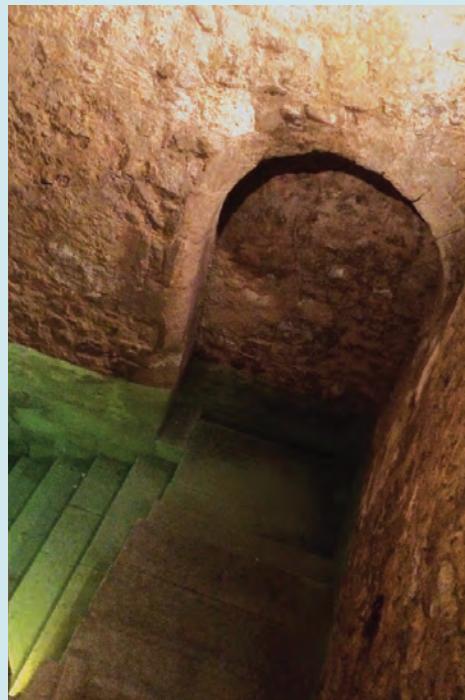
Le Mikvé de Montpellier

Le Languedoc fut vide de juifs dès 1306 ; il n'en subsiste pas moins le plus beau et le plus ancien témoignage dans une cité d'importance d'un enracinement juif, oscillant, au XIII^e siècle, entre 600 à 1000 individus dont l'éventail des métiers se répartissait, comme ailleurs, entre artisans, prêteurs, négociants et médecins.

Restauré en 1985 lors du Millénaire de la ville et ouvert dès lors au public, sis au cœur de la vieille ville, dans la partie aragonaise, entre les marchés et le palais, le mikvé montpelliérain, avec son escalier de belle facture qui descend en sous-sol vers le bain, sa salle déshabilloir pourvue de niches dans ses murs et ornée d'une fenêtre géminée avec colonnette médiane, l'eau limpide, couleur vert d'eau de son bassin proprement dit, est devenu une référence typologique pour prouver ou démontrer ailleurs l'existence de bains similaires.

On ne peut faire l'impasse sur le témoignage du chanoine Charles d'Aigrefeuille, tant la description qu'il a faite, en 1737, du mikvé ou « *piscine des juzioles* » est saisissante de réalisme, et s'applique en tous points à l'édifice restauré et remis en état deux siècles et demi plus tard :

« *Le plus ancien monument qu'ils nous ayent laissé se voit dans la « Maison*



Mikvé médiéval (XII^e siècle) de Montpellier.

de Montade » qui se présente en face, lorsqu'on vient par la rue du Puits-des-Esquilles. On y trouve des voûtes souterraines, qui répondent à un grand puits, d'où l'on tiroit de l'eau pour servir à la purification des femmes juives : tout-à-l'entour, elles avoient des cabinets pour se déshabiller ; et dans les murailles de ces cabines, il y a des niches, où l'on mettoit de l'eau pour les chaufer, & des lampes pour les éclairer ; à côté, on trouve une plus grande voûte, où il y a quatre ouvertures au haut, par où les femmes juives entendoient la prédication du rabin, de la même manière qu'elles font encore dans la juiverie d'Avignon ».⁸

^{8.} Charles d'Aigrefeuille, *Histoire de la ville de Montpellier depuis ses origines jusqu'à notre temps, avec un abrégé historique...*, Montpellier, Jean Martel, in fol., rééd. Montpellier, C. Coulet, 1877, réimpr. Marseille, Laffitte reprints, 1976, vol. 2, p. 349.

La nouvelle histoire de Montpellier, 2016

L'histoire des lieux de mémoire juifs médiévaux a considérablement progressé depuis trente ans, et motivé bien des chercheurs, historiens et archéologues. On ne peut que se satisfaire de cette avancée des recherches et des investigations.

Alors que dans la précédente Histoire de Montpellier publiée en 1984, la place accordée à la présence médiévale des juifs dans la ville a été ténue, l'édition de 2016 impulsée par le nouveau maire Philippe Saurel, sous la direction de Christian Amalvi et Rémy Pech [cf. Bibliographie] a réservé un large pan sur « Les juifs », traité du reste sur la longue durée (époques médiévale, moderne et contemporaine).

Cette connaissance accrue est le résultat tangible de tous les travaux et investissements de ces dernières décennies, qui se sont élargis et développés, tant autour du mikvé

médiéval que pour la période de la guerre.

Aujourd'hui, la ville s'enorgueillit du mikvé réhabilité et ouvert aux visites par le biais de l'Office du Tourisme. Lors des Journées du Patrimoine d'automne, il y a foule pour descendre dans le sous-sol de l'immeuble, et l'affluence du public est impressionnante à chaque saison, deuxième en importance après la visite de la crypte Notre-Dame des Tables (contemporaine du mikvé), sous l'actuelle place Jean Jaurès, seul vestige subsistant de ce sanctuaire le plus célèbre de la ville qui abrita au début du XVIII^e siècle la conversion d'une juive comtadine⁹.

Il reste à formuler le vœu pieux que des fouilles ultérieures parviennent à localiser à sa juste place, rue de la Barralerie, la synagoga judeorum et la domus helemosine (« maison d'Aumône »), citées dans un document notarié de 1277, et qu'une mention testamentaire de 1292 sur les balneis judeorum est venue renforcer.

^{9.} Cf. *infra* Bibliographie.

Depuis 1394, le judaïsme n'est plus licite dans le royaume de France.

En Languedoc français, des « **marranes** », ces convertis de force professant un christianisme apparent, extérieur, tout en pratiquant secrètement le judaïsme ancestral, sont repérés.

Il a été donné de « pénétrer » dans les milieux « marranes » montpelliérains du début du XVI^e siècle, grâce aux écrits des demi-frères Platter (Félix et Thomas) venus de Bâle (à trente ans d'intervalle !) faire leurs études de médecine à Montpellier. On doit à l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie¹⁰ de connaître des détails précieux sur cette installation de marranes venus de Catalogne à la fin du XV^e siècle.

Félix Platter quitte Bâle, ville de 16 000 habitants, pour la cité montpelliéraine de 12 500 âmes « où la robe, la basoche et tout autant l'université (surtout médicale) tendent à occuper les premières places ». Son regard est celui d'un étudiant bâlois dans les années 1550 qui doit prendre pension au centre-ville, chez **la famille Catalan** qui y possède une pharmacie.

Le nom « Catalan » évoque naturellement

les racines aragonaises ! Laurent Catalan semble respecter la diététique juive : le porc en est absent, et toute la cuisine est faite à l'huile !

« La viande de cochon reste interdite chez le marrane Catalan, logeur-apothicaire de Félix, et kasher jusqu'au bout des ongles » (E. Le Roy Ladurie).

En 1553, naît un fils Catalan « qui sera circoncis en secret puis baptisé publiquement » !

« Laurent Catalan est du reste un personnage complexe : il fait circoncire ses bébés de sexe masculin ; il incline volontiers vers la culture protestante, biblique et anticléricale de Félix. Il fait pourtant dire des messes à la Vierge pour venir en aide à son fils Gilbert Catalan [...] qu'il voudrait bien voir revenir, à force de pieuses prières, dans le bon chemin du travail. Triple œcuménisme, unissant les racines juives, les novations réformées, les traditions catholiques. Assurance tous risques » !

La famille Saporta

Hugues-Jean de Dianoux¹¹ s'était penché sur la provenance aragonaise des Saporta de Montpellier (Saragosse ? Monzon ? Lérida ? Huesca ?) qui appartenaient

10. Cf. *infra* Bibliographie.

11. Cf. *infra* Bibliographie.

bien à un réseau marrane. Le « rameau » fixé en Languedoc et qui s’installera également en Provence conserva cette orthographe de Saporta.¹²

Antoine Saporta était étudiant en médecine à Montpellier lorsque Rabelais y fit deux séjours studieux en 1530-1532 puis en 1537-38. En 1539, il devenait régent puis doyen en 1556, et la même année chancelier en remplacement de Guillaume Rondelet (le « Rondibilis » de Rabelais !). Il fut alors « médecin ordinaire » d’Antoine de Bourbon et de Jeanne d’Albret, reine de Navarre, et se serait déclaré protestant dès 1560. Il avait su apaiser les tensions entre apothicaires et médecins.

Félix Platter l'eut comme « patron ». Citons Le Roy Ladurie :

« Le ‘piston’ marrane, ou plus exactement judéo-catholique, voire judéo-protestant, a joué un certain rôle en tout cela. Le patron officiel de Félix, en termes universitaires, autrement dit son tuteur et conseiller permanent, son ‘père’ intellectuel, officiellement reconnu par les autorités locales, sera le docteur et doyen Antoine Saporta, ami de Rabelais et petit-fils d’un médecin juif émigré de Lérida [...]. Antoine Saporta, marrane par filiation, par alliances familiales ou conjugales et par amitiés diverses, a des sympathies protestantes. »

Félix, dès son arrivée à Montpellier, bénéficie vis-à-vis des Saporta des

chaleureuses recommandations émanant de son logeur-apothicaire Laurent Catalan, lui aussi marrane avec des sympathies luthériennes. Une connexion ou filiation marrano-protestante fonctionne sans trop se dissimuler de Bâle à Montpellier : n’oublions pas que les fils Catalan sont ou seront pensionnaires chez les Platter, et que, second chaînon, Antoine Saporta est aussi l’ami de Catalan et, peut-on dire, son coreligionnaire !

Antoine Saporta aurait fait par ailleurs deux unions dans le milieu marrane, épousant d’abord Isabelle Labia, d’une famille de Gérone, puis Jeanne de Sos. Sur cette deuxième union, parvient le témoignage de Félix : il raconte les fiançailles de la fille aînée Catalan avec le fils d’un marchand de Béziers, qui était aussi un « marran ». Le Bâlois raconte, faisant revivre avec talent une époque et toute une société qui vivait alors vers la place de la Préfecture, au cœur de ville :

« La cérémonie se fit dans la grande salle de la maison où j’habitais. Les danses eurent lieu dans une pièce très longue, où nous étions assis à une table si étroite que les genoux, entre vis-à-vis, se touchaient presque. Il s'y trouva plusieurs demoiselles marranes, et en particulier Jeanne de Sos, fille du médecin Pierre de Sos, jeune personne d'une rare amabilité, qui se montra si charmante avec moi, à la danse et en conversation, que j'en perdis presque la tête. Elle épousa plus tard le docteur Saporta le vieux quand il eut perdu sa première épouse ».

12. En Afrique du Nord, la dispersion des Saporta s’accompagnera d’une graphie différente : par glissement sémantique, pas moins de dix-neuf formes onomastiques : Saporta (Tunisie), Sasportas (Maroc et Tlemcen en 1492), Sasportes, Sportes, Sportis, Sportich, Sportouche, Chicheportiche (Algérie), Partouche (M’zab), etc.

Tant de détails parvenus jusqu'à nous :

« *On vivait petitement dans la maison de mon « Maître » [Laurent Catalan] ; la cuisine se faisait à l'espagnole, sans compter que les marrans s'abstiennent des mêmes aliments que les Juifs [...]. C'est vers cette époque que Saporta se maria avec Jeanne de Sos, une marrane comme lui. C'était une personne d'une beauté angélique et qui avait été d'une amabilité parfaite pour moi, au mariage d'Elisabeth, la fille de Catalan ».*

Le passage des marranes au protestantisme a été bien relevé par Thomas Platter, le demi-frère de Félix, venu à Montpellier plus tard de 1593 à 1600. Il écrivit dans ses *Notes de voyage* leur influence – linguistique – entre autres, dans la ville :

« *Il y a dans ce pays énormément de familles descendant des Juifs ; elles sont venues de Mauritanie [sic], en traversant l'Espagne et se sont établies dans les villes frontières de Montpellier, Béziers, Narbonne, etc. Quoiqu'elles aient adopté les habitudes de tous les autres chrétiens, on ne laisse pas de les appeler encore du nom de maures [sic], ou marrans, au souvenir de leurs origines. Toutefois, ce nom est regardé comme une injure et l'on s'expose à une forte amende en l'appliquant à quelqu'un.*

[...]

Chose remarquable, les principales lois sont rédigées à l'Hôtel de Ville dans la langue

de Catalogne, d'où sont venus les marrans ; le parler de Languedoc ne diffère pas d'ailleurs notablement du catalan, nouvelle preuve du grand nombre de marrans venus s'établir dans ce pays.

Et cependant nul marran ni descendant de marran ne peut devenir consul, ni conseiller de ville, bien qu'il y ait beaucoup de familles distinguées parmi eux. Ils sont soupçonnés de conserver les cérémonies juives. Quelques-uns s'abstiennent en effet de lard et observent le sabbat. Il y a des marrans dans l'une et l'autre religion ; ils sont toutefois plus nombreux dans le culte réformé ».

La « marranité » des Saporta de Montpellier, sans doute encore bien connue dans cette ville à la fin du XVI^e siècle, dut s'estomper : en 1620, Pierre Saporta, « marchand », fils du « marchand » Edouard Saporta, devint consul de Montpellier. Il était alors protestant, comme tous ses proches parents.

Puis la lignée des Saporta, marrane à l'origine, s'implanta en Provence, où elle connut l'anoblissement ! Signalons la rue *Gaston de Saporta* (Gaston, président de l'Académie d'Aix-en-Provence, fut le cinquième marquis, 1823-1895) qui se tient dans le Vieil Aix, tout près de la cathédrale Saint-Sauveur.

On pourrait évoquer aussi **la famille Falco** :

« Laurent 1^{er} [Catalan] était un marrane. Il était apparenté à **Jean Falco**, professeur à l'Université de médecine, qui lui léguait des livres et une propriété à Vendargues ».

Ce professeur et doyen dont la chaire fut déclarée vacante en 1542 était donc un marrane. Un « Ferdinandus Falcon » avait été, avec six autres « judaïsants » ou supposés tels qui avaient fui la localité de Barbastre en Aragon, l'objet d'un procès de la part de l'Inquisition en 1490-1493.

Mort en 1540, Jean Falco, ce judéo-catholique, fut l'auteur d'un ouvrage demeuré inédit quelque temps *post mortem*, et traitant de médecine comme de chirurgie.

Aux XIX^{ème} – XX^{ème} siècles à Montpellier :

A Montpellier, bien avant la Révolution française, une diaspora de juifs avignonnais et comtadins s'installe dans les régions voisines du royaume de France, et leur installation a pu se faire avec facilité dans le Languedoc. C'est grâce à la liberté de commerce proclamée pour les foires où tous les marchands – même les étrangers – étaient admis, que les juifs, marchands d'animaux de trait, négociants d'étoffes, ou fripiers, ont fini par obtenir des dérogations et s'installer dans certaines localités, avant même leur émancipation. Ce fut notamment le cas pour les foires de Pézenas ou de

Montpellier où le nombre de juifs s'éleva en 1808 à respectivement vingt et cent vingt-trois.

Des personnalités s'y sont particulièrement illustrées : Israël Bédarride, Joseph Salvador, Eugène Lisbonne.

Israël Bédarride (1798-1869)

Bien qu'homme politique malchanceux, on ne peut passer sous silence la figure de ce brillant avocat, juriste ayant fait œuvre d'historien, ardent défenseur de la tolérance entre les religions. Personnage attachant qui œuvra pour l'égalité des droits entre tous les citoyens de sa ville : Pézenas.

Israël Bédarride y est né le 15 novembre 1798, et comme les Bédarride d'Aix-en-Provence, suivant l'usage dans le milieu des juifs comtadins, sa famille a conservé le nom de Bédarrides, petite ville du Vaucluse. A Pézenas, ils portent tous le nom de Bédarride.

Inscrit comme stagiaire au barreau de Paris à vingt et un ans, il fréquente les esprits éclairés de son temps, le chansonnier Béranger, Benjamin Constant, et surtout son ami Adolphe Isaac Crémieux, son aîné de deux ans, comme lui méridional, de famille comtadine établie à Nîmes. Dès 1824, il demande son inscription au

barreau de Montpellier, et y fera toute sa carrière.

Il se lance dans la vie politique en tant que libéral, en choisissant son lieu de naissance, la quatrième circonscription électorale de Pézenas. Battu à l'issue du 3^e tour (39 voix seulement lui ayant fait défaut), la *Revue hebdomadaire* présenta ainsi ce candidat :

« Jeune avocat de Montpellier exerçant avec succès sa profession [...] quoique de race et de religion israélites » !

D'après cette publication, l'aspect religieux ne devrait pas intervenir lors des élections :

« C'est un progrès philosophique bien notable, un grand effort de raison que de ne pas mêler la religion à toutes les affaires. Une Chambre des députés n'est pas un concile. Quel est d'ailleurs ce chrétien éclairé qui ne serait pas pénétré de vénération pour cette nation juive, la plus ancienne de toutes celles qui sont en Europe, la plus persévérente dans ses doctrines et sa nationalité ? »

Israël Bédarride a pu écrire :

« Quelques-uns, parmi lesquels je me suis trouvé moi-même, ont rencontré dans le préjugé religieux une barrière qu'il ne leur a pas été donné de franchir. On a pu voir à cette occasion, au scrutin de ballottage, des bulletins nommant un candidat parce qu'il n'était pas juif, excluant l'autre parce

que juif».

Après une autre déconvenue en 1837, il allait se retirer de la vie politique. En revanche son fils, Alfred-Gabriel Bédarride (né en 1830), devenu avocat à son tour, sera élu maire de Villeveyrac en 1860 et conseiller d'arrondissement du troisième canton de Montpellier en 1861 et le restera jusqu'en 1867.

Israël Bédarride, premier avocat d'origine juive au barreau de Montpellier, va s'adonner désormais pleinement à ses activités professionnelles. Ses qualités de juriste seront consacrées lorsque, le 26 novembre 1839, il sera élu pour la première fois bâtonnier de l'ordre des avocats au barreau de Montpellier. Membre de l'Académie de Montpellier, ce savant fut le chef incontesté de la communauté juive montpelliéraise.

Répondant à un concours de l'Institut, il rédigea en 1823 (à l'âge de vingt-cinq ans) un mémoire sur la condition des juifs au Moyen Âge, paru en 1859 à Paris, suivi de deux autres éditions en 1861 et 1867, sous le titre : *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne. Recherches sur leur état depuis leur dispersion jusqu'à nos jours sous le rapport de la législation, de la littérature et du commerce*. Cet ouvrage historique fut loué par le professeur Grasset, président du tribunal civil de Montpellier, qui félicita l'auteur « d'instruire devant le tribunal de l'opinion publique, le grand procès de réhabilitation du peuple juif ».

Il rédigea également une étude sur *Le Guide des égarés* de Maïmonide (1867), et un ouvrage posthume édité par son fils : *Du prosélytisme et de la liberté religieuse, ou le judaïsme au milieu des cultes chrétiens dans l'état actuel de la civilisation* (1875).

Israël Bédarride combattit, certes, pour les droits des juifs, toutefois son combat concerna aussi l'égalité de toutes les confessions, la liberté de conscience et les droits de chaque individu indépendamment de son appartenance religieuse. « Ça se plaide ! » répétait-il à ceux qui proclamaient avoir trouvé la solution définitive. Il fut un avocat redouté et redoutable à la barre, comme l'a souligné son disciple Eugène Lisbonne.

Il repose auprès de son épouse, née Avigdor, et de son fils Alfred-Gabriel, dans un petit cimetière, récemment restauré par les membres de l'association *Les Amis de Pézenas*.

Joseph Salvador (1786-1873)

Joseph Salvador naît à Montpellier en 1796, d'un père juif médecin, Ayen Salvador, de souche ibérique, et d'une mère catholique pratiquante.

Le neveu, Gabriel Salvador, dans la biographie qu'il a établie sur son oncle en 1881 (Joseph Salvador. Sa vie, ses

œuvres et ses critiques), rapporte que la sœur de Joseph a épousé un juif, tandis que le frère Benjamin, receveur des finances au Vigan, s'est marié dans une famille protestante des Cévennes. Autant dire que Joseph a baigné dans un milieu multiconfessionnel ouvert, libéral et tolérant, attaché à l'éducation, viscéralement reconnaissant à la France émancipatrice, et épris de la philosophie des Lumières.

Au début du XIX^e siècle, la communauté juive montpelliéraise ne compte guère qu'une centaine de membres, qui entretiennent des rapports harmonieux avec catholiques et protestants. Au lycée de Montpellier que fréquente alors Auguste Comte, Joseph est un brillant élève qui excelle en poésie ; entré à l'école de médecine de la Faculté de Montpellier, il obtient son doctorat à l'âge de vingt ans, et va à Paris poursuivre des études diverses pour se consacrer à terme à l'exégèse biblique.

Auteur de *Paris, Rome et Jérusalem* (1860), il revendique haut et fort son appartenance juive. Il trouvait dans son « métissage » une raison d'approfondir les questions religieuses :

« *Quelques germes, provenant de religions différentes, ou plutôt présentant des branches différentes du même tronc religieux, se trouvaient comme réunis et confondus dans mes veines, dans mon sein* ».

Un événement extérieur, la relation dans

la presse d'une persécution antijuive perpétrée dans un village allemand, va provoquer en lui un puissant réflexe identitaire, le propulsant « *comme à son insu, à trois mille et quatre mille ans d'aujourd'hui, à travers le camp des Hébreux, au pied du mont Sinaï et dans la Jérusalem des Prophètes* ».

Refusant toute activité qui pourrait l'éloigner de ce combat, Joseph Salvador voulut dès lors ses forces vives à redonner de « l'honneur au judaïsme » qui fut si longtemps dénigré par la tradition chrétienne. Installé à Versailles, il y rédigera l'ensemble de son œuvre.

Son premier ouvrage, *Loi de Moïse ou Système religieux et politique des Hébreux*, publié en 1822, situe Moïse et la Loi, le monothéisme et le rationalisme, au centre de l'enseignement légué par Moïse à l'ensemble de l'humanité, le christianisme marquant une étape dans le développement du concept monothéiste.

Il publierà ensuite (1838) : *Jésus-Christ et sa doctrine, histoire de la naissance de l'Eglise, de son organisation et de ses progrès pendant le 1^{er} siècle*. Plus tard, ses derniers ouvrages (dont Paris, Rome et Jérusalem) placeront le christianisme dans l'héritage historique et spirituel direct du judaïsme – une manière implicite de démontrer qu'il n'y avait plus lieu de vouloir sa disparition.

J. Salvador est mort en 1873 à Versailles et, à sa requête, il fut enterré dans un

cimetière protestant dans le caveau de son frère situé au Vigan, près de sa ville natale montpelliéraise.

Intellectuel d'élite, défenseur du judaïsme, éminent représentant du protosionisme, il a témoigné et exprimé sa foi dans la pérennité du peuple juif. James Darmesteter, son « héritier posthume », philosophe brillant de la fin du siècle et professeur de persan au Collège de France, s'est réclamé ouvertement de l'héritage de Joseph Salvador qu'il n'hésitera pas à qualifier de « Renan juif » et de « précurseur des sciences religieuses de France ».

Eugène Lisbone (1818-1897)

Né dans la Drôme le 2 août 1818, lui aussi fut avocat au barreau de Montpellier.

Professant à la différence d'Israël Bédarride des opinions républicaines, il eut à souffrir du coup d'Etat du 2 décembre 1851. Arrêté le lendemain avec d'autres démocrates dans la salle du Manège, situé dans l'Enclos Boussairolles, il fut quelque temps assigné à résidence à Luçon, en Vendée.

Devenu l'un des chefs du parti républicain de l'Hérault, il deviendra tour à tour préfet de l'Hérault, (4 septembre 1870 - 23 avril 1871), conseiller général du 2^e canton de Montpellier (octobre

1871), député de la 2^e circonscription de Montpellier (le 20 février 1876), enfin sénateur (élu le 5 janvier 1888).

Il entretint d'excellentes relations avec l'évêque du diocèse, Mgr François Le Courtier, et ce dernier y fit allusion dans sa correspondance par rapport aux relations parfois tendues avec le maire protestant Pagézy :

« *Il est plus facile de s'entendre avec des descendants qu'avec des collatéraux !* ».

Le lendemain de sa mort, le 7 février 1891, le journal *Le Petit Républicain* lui rendait un vibrant hommage, résumant son activité politique (en voir l'extrait p. 115-116 dans mon ouvrage précité, note 1).

Ses obsèques furent religieuses, en présence du rabbin de Nîmes, et une foule nombreuse, personnalités, membres de la communauté et simples citoyens, suivait le convoi funéraire le 8 février 1894 à 15 heures, dont l'itinéraire publié dans la presse prenait les grandes artères de la ville : boulevard du Peyrou, rue Nationale, place de la Préfecture, rue de la Loge, place de la Comédie, boulevard de l'Esplanade et faubourg de Nîmes.

Trois ans plus tard, dans la séance du 7 mars 1897, le conseil municipal de Montpellier donna le nom d'Eugène Lisbonne à une rue de la ville, ancienne rue Dauphine, où il résida.

Présence au Congrès de Bâle (1897) de quatre délégués montpelliérais

La photographie officielle du premier Congrès sioniste de Bâle (29 août 1897) réunit cent soixante-deux personnalités autour de la figure centrale de Theodor Herzl : sur un total de onze délégués français représentés, quatre Montpelliérais s'y trouvent : il s'agit (de gauche à droite, numéro 5 au numéro 8) de Joshua Buchmil, Joseph Mirkin, Boris Katzmann et du docteur Eugène Valensin, tous étudiants ou ayant étudié à Montpellier, les trois premiers originaires de la Russie tsariste, le dernier de l'Algérie. De tous les quatre, Joshua Buchmil allait jouer un rôle éminent dans le sionisme politique fondé par Theodor Herzl (1860-1904).

Joshua Buchmil écrit dans ses mémoires que ce sont les années d'études à Montpellier, au milieu de vives polémiques entre les étudiants venus de nombreux pays d'Europe, partagés entre les courants assimilationnistes et... palestinofiles (c'est ainsi que l'on appelait alors les sionistes !) qui renforcèrent en lui la nécessité du combat pour la résurrection d'un Etat juif.

Dès son arrivée à Montpellier, Buchmil devint membre de la société palestinofile *Atidot Israel* (« L'avenir d'Israël »), fondée quelques années plus tôt par les étudiants juifs de Russie, et dirigée alors par Haïm Margolis Katvarisly (1868-1947).

Buchmil en devint vite un responsable, exposant une propagande soutenue parmi les étudiants et professeurs des diverses facultés de Montpellier en faveur de l'idée nationale juive.

Tout en poursuivant ses études à Montpellier (il obtint son titre de docteur en droit en 1903), il participa activement aux autres Congrès sionistes, se rendit à Jaffa en 1906. Il s'installera en Palestine en 1923, et publierà à Jérusalem son « livre testament » : *Problèmes de la renaissance juive. Actualités et perspectives*.

Quant aux autres délégués montpelliérains, **Joseph Mirkin** né le 13 avril 1874 à Krementchoug (Russie), venu à Montpellier étudier l'agronomie, adhérant aussi au cercle *Atidot Israel* ; **Boris Katzman** (1872-1034), russe aussi, étudiant en agronomie. Etudiant brillant, il allait s'établir en Palestine après la Première Guerre mondiale et y contribuer ainsi au développement de l'agriculture.

Originaire d'Algérie, **Eugène Valensin**, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, fut actif dans les réunions des étudiants palestinofiles. Installé ensuite à Constantine, il fut désigné par le quatrième Congrès sioniste de Londres (1900) comme délégué du Comité d'Action sioniste pour toute l'Afrique du Nord.

Le cercle « Avenir d'Israël » devint l'Association des étudiants sionistes de Montpellier dont le siège social, situé en

1902 au 12, rue Bonnard est connu grâce à une lettre de l'Association qui présente ses condoléances à Theodor Herzl pour la disparition de son père !

A Nîmes (XIX^{ème}–début XX^{ème} siècle)

Comment ne pas évoquer deux personnalités bien connues de Nîmes ? Rappelons à grands traits leurs parcours respectifs.

Adolphe-Isaac Crémieux (Nîmes 1796 - Paris 1880), ministre de la justice en 1848 et en 1870

Fils de David Crémieux, marchand de soieries, et de Rachel Carcassonne, Isaac Moïse dit Adolphe Crémieux fait son droit à Aix-en-Provence. En 1817, il se heurta à la question du serment *more judaico* qui devait se maintenir en France, jusqu'aux décrets de l'Assemblée nationale (28 janvier 1790 ; 27 septembre 1791) octroyant aux juifs l'égalité civile et politique.

Les tribunaux de l'Est continuant à infliger ce serment infâmant, il faudra attendre 1846, après d'autres pétitions (Consistoire central, alsacien, Grands rabbins) pour que la Cour de cassation l'abolisse. Pour Crémieux, cette étape

marqua la complète émancipation des juifs en France.

Avec l'affaire de Damas (accusation de meurtre rituel, 1840), son action en faveur des Mortara (baptême et rapt d'enfant juif, Bologne, 1858), le fameux « Décret Crémieux » à son nom (octobre 1870) conférant la qualité de citoyens français aux juifs d'Algérie, le relèvement des communautés juives orientales par le biais de l'Alliance Israélite Universelle dont il fut le président, l'émancipation des juifs des Balkans (en Serbie-Bulgarie ; pas en Roumanie) parmi d'autres engagements, Crémieux sera projeté sur le plan international et deviendra le défenseur des juifs persécutés de par le monde.

Son action en faveur de l'émancipation des Noirs est peu connue (on sait le rôle de V. Schoelcher) ; il la rappelle en 1866 à Bucarest devant le gouvernement roumain soulignant qu'un juif français, membre du parlement provisoire, a contribué à abolir l'esclavage des Noirs dans les colonies françaises.

A Nîmes, un Cercle Adolphe-Isaac Crémieux a perduré pendant de longues années, sous la houlette du regretté Jacques Lévy (1929-2010), homme de culture et concepteur des très prisés *Automnes musicaux de Nîmes*.

Bernard Lazare (Nîmes 1865 – 1903)

Né le 14 juin 1865 dans une famille du Midi, Lazare Bernard, fils de Jonas Bernard, « marchand tailleur », et de Noémie Rouget, prit son nom de plume en 1888 : Bernard Lazare.

Athée, pétri de culture classique, aspirant à « monter » à Paris pour percer dans les Lettres, il participe, grâce à son cousin Ephraïm Michaël, aux *Mardis de Mallarmé*. Rétif aux problèmes juifs, fustigeant l'immigration des juifs d'Europe de l'Est, il fait paraître en 1894 *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, conçu ainsi : « ni une apologie, ni une diatribe, mais une étude impartiale ».

L'affaire Dreyfus le transformera ; jadis juif assimilé, la conscience aiguë de son judaïsme l'habitera désormais. Il se jeta dans « l'Affaire », prêt à briser les résistances du côté des partisans de Drumont (avec lequel... il se battit en duel !), mais aussi auprès de juifs optant pour la réserve. Sa brochure *Une erreur judiciaire. La Vérité sur l'Affaire Dreyfus* (1896) devance de trois ans le *J'accuse* de Zola. Participant au Deuxième Congrès sioniste de Bâle (1898), il rencontre Theodor Herzl, le journaliste viennois qui, après avoir vu la dégradation de Dreyfus, écrivit *L'Etat des Juifs* (1896), bible du futur Etat d'Israël.

De l'universalisme socialiste au particularisme nationaliste, sa mutation

radicale s'explique par les méfaits de l'antisémitisme, la découverte des masses gueuses de l'Europe de l'Est, et sa foi anarchiste. Lazare rompit avec Herzl (divergences entre fortes personnalités). Commença alors la deuxième étape d'un destin scellé par des voyages à travers les communautés juives d'Europe de l'Est ; par le rejet de l'antisémitisme ; par l'amitié avec Charles Péguy, dreyfusard de la première heure, et sa collaboration aux *Cahiers de la Quinzaine* dont il avait été l'inspirateur.

L'été 1990, l'opinion publique fut sensible à l'exode des juifs roumains (*fusgueir* ou « émigrants à pied »). Les juifs misérables errant dans les gares et ports des pays voisins inquiétaient les autorités turques, serbes, bulgares et hongroises. B. Lazare publia « L'émigration juive de Roumanie » (*L'Aurore*, 9 août 1900), et « L'oppression des juifs dans l'Europe orientale. Les juifs en Roumanie » dans *Les Cahiers de la Quinzaine*, 1902. Dans cette tribune en 1903, il prendra la défense des juifs algériens face à l'antisémitisme. Jusqu'au bout, il défendra les Arméniens.

Rongé par un mal incurable, démunis, il allait s'éteindre le 1^{er} novembre 1903 à l'âge de trente-huit ans, avant d'avoir achevé *Le Fumier de Job*. Des témoignages dédiés à sa mémoire, le plus admirable reste celui de Charles Péguy : un tiers de *Notre Jeunesse* (1910) est consacré à son cher Lazare, « cet athée ruisselant de la parole de Dieu ».

Rue de Bernis, en face de l'hôtel de

Bernis, au numéro 2, une plaque gravée témoigne à Nîmes de l'histoire du premier défenseur du capitaine Dreyfus. C'est dans cette maisonnée qu'a grandi Bernard Lazare.

En abordant le jardin de la Fontaine de Nîmes par la porte Est, juste après un bâtiment sanitaire, se trouve sur la droite un rocher et, à demi cachée par la végétation, une plaque commémorait l'emplacement de l'ancienne stèle de Bernard lazare. En juillet 1939, une main inconnue cassa à coups de marteau le nez de Bernard Lazare pour l'offrir à Charles Maurras... comme presse-papier. Depuis lors, la statue profanée est connue à Nîmes sous le nom de « desnasa ». Ces mutilations se répéteront. Elle sera dynamitée ou démontée pendant l'occupation allemande.

A Montpellier durant la seconde guerre mondiale

Qu'il soit permis de citer mes deux ouvrages¹³ consacrés à ce thème : *Spoliations, déportations, résistance des Juifs à Montpellier et dans l'Hérault (1940-1944)* paru en 2000, et *Vichy et les Juifs. L'exemple de l'Hérault (1941-1944)* publié en 2007.

Les premiers réfugiés furent accueillis à Montpellier à la salle Tinel, devenue après guerre gare routière et aujourd'hui banque de la Hénin. Parmi ces réfugiés, il

13. Cf. références complètes *infra* en Bibliographie.

faut distinguer les Français des étrangers dont le sort, pour une grande partie, devait être dramatique.

En été 1940, c'est l'arrivée massive de réfugiés de Belgique, de Hollande, du Luxembourg et surtout de Pologne, mais aussi d'Alsace-Lorraine et de Paris. Si l'on en croit divers témoignages, les réfugiés n'ont pas toujours été accueillis « les bras ouverts » ; néanmoins, un élan de solidarité et de soutien se produisit spontanément à l'égard de ceux qui le plus souvent manquaient de tout.

Parmi toutes les personnalités juives sur lesquelles je me suis penché, que l'on retrouvera aisément dans ma petite synthèse publiée au Cerf en 2014 (dont César Uziel, président de la communauté, 1892-1983, Diane Popowski enfant cachée sortie du camp d'Agde ; Nelly et Mina Seiler, filles belges cachées à Montpellier ; le docteur Paul ou Saul Axelrud originaire de Roumanie, 1912-1979 ; le professeur André Lévy, engagé dans la Résistance, Mulhouse 1023 – Montpellier 1997 ; Nicole Kahn née Wertheimer ; Eva Horovitz, étudiante en médecine d'origine roumaine ; Robert Krzepicki, d'origine polonaise ; les professeurs Lisbonne et Elie Guenoun), et les quelques figures exemplaires non juives (Raymonde Demangel, dite « la châtelaine d'Assas ; Lucie et Georges Pascal ; Pierre Jourda de la Faculté des lettres, le doyen Giraud 1888-1975 et le professeur Antonin Balmès 1904-1986 de la Faculté de Médecine (ces trois derniers ayant protégé leurs étudiants

juifs), j'ai choisi de retenir les profils de trois hommes valeureux de cette époque sombre :

L'homme de foi Henri Schilli, rabbin ; l'historien Marc Bloch ; l'homme de science Georges Charpak ; et l'homme de devoir Camille Ernst, secrétaire général de la Préfecture de l'Hérault.

Le rabbin Henri Schilli (1906-1975)

Pour la première fois depuis le Moyen Âge, un rabbin officie à Montpellier. Intégré au Corps de la santé de la deuxième armée, il est mobilisé à Montpellier où son épouse et ses enfants le rejoignent le 20 juillet 1940. Il allait habiter rue du Jeu-de-Mail dans le quartier des Aubes, et y restera jusqu'en juin 1943, lorsqu'il partira pour Valence.

C'est lui qui organisa la vie religieuse d'une collectivité très agrandie et au sein de laquelle les « Alsaciens » constituaient « une communauté dans la communauté ». En effet, l'été 1940 vit l'arrivée massive de juifs français originaire surtout d'Alsace-Lorraine et de la région parisienne, et de juifs étrangers de diverses nationalités. La communauté de Montpellier (mais aussi bien celles de Béziers et de Sète) se mobilisa aussitôt, au prix de gros efforts, pour venir en aide à des coreligionnaires démunis. Les notables juifs montpelliérains, Uziel le président,

Bloch, Cohen, Goldschmidt, Wormser et Elie Cohen, d'origine salonicienne, se firent connaître par leur générosité.

Au départ, pas de différence de traitement de la part des autorités dans l'accueil des réfugiés juifs français ou étrangers. Mais survint la promulgation d'une législation oppressive autorisant l'internement des juifs étrangers sur une large échelle.

Vu l'étroitesse du local synagogal et l'affluence des fidèles, le rabbin Schilli instaura trois offices successifs le samedi matin ; de même encouragea-t-il l'ouverture d'une boucherie casher tenue par la famille Wertheimer. Il rassemblait dans son foyer la jeunesse juive réfugiée, prodiguant tous les samedis après-midi des cours de Bible et de Talmud. Une *Haggada* fut imprimée et diffusée par ses soins dans les camps d'internement.

Apprenant qu'au **camp de Rivesaltes** utilisé pour les réfugiés espagnols, étaient rassemblés aussi des juifs allemands et autrichiens, il se fit donner un ordre de mission pour s'y rendre. Premier rabbin à visiter un tel camp, il put y constater les conditions d'hygiène désastreuses. Dès lors le grand rabbin de France, Isaïe Schwaez, nomma le grand rabbin René Hirshler aumônier des camps, et le rabbin Schilli eut la charge de ceux de la région de Montpellier : Rivesaltes, Mende (camp de femmes), Argelès, Barcares, Brens, Récébédou, et surtout **Agde, camp de transit**¹⁴ avec regroupement de familles entières dont il sauvera les enfants en

collaboration avec l'OSE (Organisation de secours aux enfants).

Selon le témoignage du rabbin Schilli, 1300 juifs (dont 500 femmes et 300 enfants parmi lesquels 80 de moins de deux ans) étaient dénombrés le 25 novembre 1940. Les hommes étaient « logés » dans quatre baraques, et les femmes dans cinq baraques. Le rapport – sinistre – qu'il en fit rejoint celui, aussi sombre, du préfet de l'Hérault du 2 décembre 1940 (*« profonde impression de misère... les internés dorment à même le sol... les toitures sont percées... pas de couvertures... », etc.*).

L'activité du rabbin Schilli resta liée à la ville de Montpellier. Homme de foi, d'un rayonnement spirituel considérable, il a été aussi présent auprès de divers organismes d'entraide, initiant des mouvements de jeunesse, insufflant l'espérance à une communauté « à dominante alsacienne » (lui-même étant natif d'Offenbourg).

Rabbin au départ à Paris en 1931, et après la charge de la communauté juive de Montpellier (1940-43), Henri Schilli fut aumônier des camps (1943-44), des Eclaireurs israélites de France (1932-50), puis directeur du Séminaire israélite de France (1950-75).

Très récemment la Ville de Montpellier, avec son maire Philippe Saurel, ont honoré sa mémoire en nommant une place sise près de la Mairie : « Place du Rabbin Henri Schilli ».

14. Cf. mon ouvrage précité *Spoliations, déportations, résistance..., op.cit.*, où tout un chapitre : « Accueil et internement des juifs étrangers : le camp d'Agde. Rafles et déportations » développe le triste dossier du camp d'Agde. Un résumé en est donné dans ma synthèse *Les Juifs de Montpellier et des terres d'Oc..., op. cit.* Ed. du Cerf, 2014, p. 136-137.

Marc Bloch (Lyon 1886 – Lyon 1944)

Ce médiéviste probe, rigoureux, subit les affres de l'antisémitisme, ce « *poison subtil, contagieux, polyfiltrant* ». Frappé par les lois de Vichy, lui, si Français (décorations de 1914 et mobilisation volontaire en 1939), fut exclu de la fonction publique en octobre 1940, puis « relevé de déchéance pour services exceptionnels rendus à la France ».

Détaché le 15 juillet 1941 à la faculté des lettres de Montpellier, suite au repli de l'Université de Strasbourg, il s'installe avec les siens place de la Canourgue, au 5, rue Sainte-Croix. L'accueil lui fut épouvantable (le doyen Fliche, dont une rue à Montpellier porte le nom... « *était maréchaliste et antisémite* »). Malgré cette humiliation, Marc Bloch resta à Montpellier, entrant en résistance, sous les pseudonymes successifs de « Fougères », « Benjamin » – son deuxième prénom, « Arpajon », « Chevreuse », « Narbonne » enfin.

Une autre épreuve l'attend : la spoliation – ou le vol – de sa bibliothèque. Ses candidatures au Collège de France se heurtant à un mur, il a pu écrire : « *Les coups qui m'auront atteint le plus profondément sont des balles non pas allemandes mais françaises [...]* ».

Dans sa lettre « Testament » (mars 1941), s'il refusait en non-croyant que « fussent récitées les prières hébraïques » sur sa tombe, en revanche il disait :

« [...] J'affirme donc s'il le faut face à la mort, que je suis né juif ; [...] Dans un monde assailli par la plus atroce barbarie, la généreuse tradition des prophètes hébreux, que le christianisme en ce qu'il eut de plus pur, reprit pour l'élargir, ne demeure-t-elle pas une de nos meilleures raisons de vivre, de croire et de lutter ? ».

A Montpellier, Bloch participe à la création du mouvement *Combat en zone Sud* que rejoignent Pierre-Henri Teitgen, Jean-Rémy Palanque, et il retrouve son collègue de Strasbourg, le germaniste antinazi Edmond Vermeil de Congénies, révoqué en 1942. Ils se réunissent dès 1941 dans le *Cercle d'études de Montpellier* occupé au renouveau de la France.

Son rôle de patron des Mouvements Unis de Résistance de Lyon le perdra : le 16 juin 1944, parmi trente prisonniers du fort de Montluc, il sera fusillé dans une prairie, près de Saint-Didier-de-Formans.

« *La dernière image, assez floue, que je conserve de mon père* – écrit son fils Etienne – *est celle d'un monsieur emmitouflé dans son pardessus, sur le quai de la gare de Montpellier un jour de décembre 1942* ».

Sur le monument aux morts de l'Université Paul Valéry de Montpellier, son nom figure, qui rappelle ce meurtre odieux.

Georges Charpak, le futur Prix Nobel de physique

Parmi les nombreux juifs d'origine étrangère qui ont trouvé refuge dans l'Hérault et qui ont eu une activité résistante soutenue, il convient de citer le nom de Georges Charpak. Sous un nom d'emprunt – Georges Charpentier – il fut élève au lycée de Montpellier avant d'être déporté à Dachau ; citons quelques passages de son témoignage :

« J'avais quitté Paris à la veille de la grande rafle du Vel' d'Hiv, organisée par l'honorable M. Bousquet et les siens, averti la veille par un camarade de classe dont le père était agent de police. Je me suis réfugié avec ma famille à Nîmes, chez un cousin qui nous abrita. Je me souviens qu'il s'était doté d'un fort accent méridional qui masquait son fort accent étranger. Mais Nîmes n'avait pas de lycée au niveau de mes ambitions et je dus aller à la ville proche de Montpellier. Je m'y installai avec ma mère, tandis que mon père s'embaucha comme bûcheron dans une lointaine campagne et que mon jeune frère fut placé en Lozère. Je ne cherchai pas à m'intégrer dans la ville. Aucun de mes camarades de classe, même parmi les plus proches, ne fut mis au courant de ma situation d'étranger camouflé [...] Ceux qui me contactèrent étaient liés à des organisations de jeunesse animées par des communistes, ou à l'organisation militaire qui leur était liée, les ETP. Les effectifs étaient squelettiques et j'eus à assurer des tâches diverses : recevoir et distribuer des journaux clandestins,

équiper des clandestins en cartes d'identité et cartes d'alimentation, trouver des « planques » pour les groupes armés qui venaient à Montpellier pour assurer une mission, comme celle de faire sauter une voie ferrée ».

Le jeune Charpak, qui avait quitté la Pologne avec sa famille dix ans auparavant, passa un mois à la maison d'arrêt de Montpellier avant de rejoindre la centrale d'Eysses, puis Dachau (sa mère fut également arrêtée et internée au camp de Brens). C'est dans la capitale de l'Hérault qu'il devait poursuivre ses études après son retour de déportation en 1945, études combien brillantes pour ce futur prix Nobel de Physique (1992) !

Camille Ernst, secrétaire général de la préfecture de l'Hérault

Henri Schilli a rapporté comment ce fonctionnaire avertissait régulièrement les juifs lorsque des arrestations étaient prévues à Montpellier et dans sa région. Même écho chez Charles Erlich, président du Consistoire du Bas-Rhin, qui a envoyé une lettre à Yad Vashem le 11 juin 1971 d'où nous extrayons :

« En 1940, je me suis réfugié avec ma famille à Béziers, chef-lieu d'un arrondissement de l'Hérault, dont monsieur Camille Ernst était Secrétaire général de la Préfecture, et, à ce titre, chargé de la direction de la

police [...] Lorsqu'en 1940, les premières mesures d'internement avaient été mises en vigueur à l'encontre de nos coreligionnaires étrangers, Monsieur Camille Ernst, en présence de Monsieur le rabbin Schilli, nous a déclaré que s'il pouvait, sur notre déclaration, affirmer vis-à-vis de son Administration que les personnes visées n'étaient pas à la charge du département, il serait prêt à ne pas donner suite aux instructions qui lui étaient prescrites. En 1942, Monsieur Camille Ernst nous a prévenus par avance chaque fois que des arrestations à l'encontre des juifs étrangers étaient décidées [...]. De ce fait, il s'est avéré que dans le département de l'Hérault, il y avait le plus petit pourcentage d'arrestations de juifs par rapport aux autres départements de la zone non occupée [...] Monsieur Camille Ernst a été sommé de se justifier vis-à-vis du gouvernement de Vichy pour son inefficacité sur le plan de la persécution antisémite ».

Camille Ernst fut déplacé à Marseille où il poursuivit ses activités dans la Résistance : livré à Vichy aux autorités occupantes, il fut déporté à Dachau. Survivant à l'enfer concentrationnaire, il rentra en France en 1945, fut nommé préfet et devint plus tard directeur du département politique du ministère de l'Intérieur.

Sur la base du témoignage de Charles Erlich, ajouté à ceux d'autres personnes sauvées grâce à ses interventions, Camille Ernst fut nommé par Yad Vashem, le 10 novembre 1971, « Juste parmi les Nations ».

La Ville de Montpellier et la préfecture de l'Hérault ont récemment honoré sa mémoire, en dénommant un *Square Camille-Ernst* pour la première, en attribuant son nom à la *Cour de la Préfecture de l'Hérault* pour la seconde.

CONCLUSION

La civilisation de langue d'Oc fut très brillante au Moyen Age et les juifs y jouèrent un rôle actif.

Le grand historien Jules Michelet n'avait-il pas écrit dans son *Tableau de la France* :

« *C'est une autre Judée. Il ne tenait qu'aux rabbins des écoles juives de Narbonne de se croire dans leur pays* » ?

Dans les sources et chroniques hébraïques, le judaïsme languedocien a toujours été représenté comme un des foyers les plus florissants de l'histoire juive.

Les terres d'Oc connaissaient un essor remarquable des études rabbiniques ; du sud musulman au nord chrétien, l'introduction par les « Andalous » du legs gréco-arabe et des sciences profanes transforma de fond en comble les curiosités et les « appétits » intellectuels des lettrés juifs occitans.

Les quartiers juifs n'étaient alors ni circonscrits ni fermés, et des chrétiens vivaient parmi les juifs. On aura souligné l'implantation juive si ancienne de Narbonne qui fut une sorte de métropole intellectuelle des

écoles de Lunel, de Posquières ; le rayonnement de Montpellier s'étendait sur tout l'espace occitano-catalan, et bien au-delà.

On a voulu insister sur les contacts réels et féconds qui ont pu s'établir parfois entre savants juifs et chrétiens, dans un dialogue recherché autour des sciences médicales, mathématiques ou astrologiques. Des interférences ont existé par ailleurs entre les deux sociétés, majoritaire et minoritaire, et on est en droit de s'interroger sur la concomitance chronologique de deux mouvements mystiques surgis en terre d'Oc, ceux kabbalistiques réagissant au succès de la pensée philosophique, et ceux dualistes cathares nés sur le même sol.

Après la fin tragique du judaïsme médiéval (1306-1394), le Languedoc moderne se fit de nouveau accueillant pour les marranes venus des terres voisines, dont certains connaîtront une ascension sociale réelle (les Saporta).

A l'époque contemporaine, des figures juives se sont illustrées dans le monde politique. Lors de la deuxième guerre mondiale, de grands savants se sont trouvés à Montpellier, le

médiéviste Marc Bloch ou le futur physicien Georges Charpak ; pour bien d'autres figures moins connues, des pages sombres se sont tournées, mais également des épisodes porteurs

d'espérances avec le comportement admirable, parfois héroïque, de protecteurs de juifs, certains restés anonymes, d'autres gratifiés du titre de « Justes parmi les Nations ».

BIBLIOGRAPHIE

Michaël IANCU, *Les juifs de Montpellier et des terres d'Oc. Figures médiévales, modernes et contemporaines*, Paris, Les Editions du Cerf, 2014.

Cf. aussi

Michaël IANCU, « Le judaïsme à Montpellier au Moyen Âge », « La communauté juive à l'époque moderne » et « Les épreuves de la guerre et la renaissance du judaïsme à Montpellier », dans la nouvelle *Histoire de Montpellier* dirigée par Christian AMALVI et Rémy PECH, Toulouse, Editions Privat, 2015, p. 97- 107, 211- 212, et 575-580.

Michaël IANCU, « Destins contrastés de personnalités juives dans le Midi pendant la seconde guerre mondiale », dans *Ombres et lumières du Sud de la France. Les lieux de mémoire du Midi*, sous la direction de Christian AMALVI, éd. Les Indes savantes, 2015, tome I, p. 286-287, et 2016 t. II, p. 377-378.

Michaël IANCU, « Une conversion à Montpellier en 1707 à l'église Notre-Dame des Tables », dans *L'écriture de l'Histoire juive. Mélanges en l'honneur de Gérard Nahon*, Paris-Louvain, Editions

Peeters, 2012, p. 507-512.

Michael IANCU, « Edmond Vermeil, Marc Bloch et la Résistance à Montpellier », dans *Edmond Vermeil, le germaniste (1878-1944). Du Languedocien à l'Européen*, Jacques MEINE dir., préface d'Alfred GROSSE, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 192-201.

Michaël IANCU, *Spoliations, déportations, résistance des Juifs à Montpellier et dans l'Hérault (1940-1944)*, préface de Georges FRÈCHE, postface de Charles-Olivier CARBONELL, Avignon, Ed. Barthélémy, 2000.

Michaël IANCU, *Vichy et les Juifs. L'exemple de l'Hérault (1940-1944)*, préface de Gérard NAHON, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, Université Paul Valéry, 2007. Réédité en 2018.

Michaël IANCU, « La pureté rituelle et le mikvé de Montpellier », Dossier *Les Juifs en France au Moyen Age*, dans *Religions et Histoire*, n°12, janvier-février 2007, p. 24-27.

**Voir également les travaux utilisés
dans cette contribution :**

Bernhard BLUMENKANZ dir., *Art et archéologie des Juifs en France médiévale*, Toulouse, Ed. Privat, 1980.

Hugues Jean DE DIANOIX, « Les Saporta, marranes aragonais, professeurs de médecine à Montpellier et leurs descendants marquis en Provence, dans *Les Juifs à Montpellier et dans le Languedoc. Du Moyen Age à nos jours*, dir. Carol IANCU, Montpellier, Université P. Valéry, 1988, p. 195-255.

Paul FENTON, « De Lunel au Caire : une lettre préservée dans la guéniza égyptienne », dans *Des Tibbonides à Maïmonide. Rayonnement des juifs andalous en pays d'Oc médiéval*, Danièle IANCU-AGOU et Elie NICOLAS éd., Paris, Les Editions du Cerf (Collection Nouvelle Gallia Judaica n°4), 2009, p. 73-81.

Gad FREUDENTHAL, « Transfert culturel à Lunel au milieu du XII^e siècle : qu'est-ce qui a motivé les premières traductions provençales de l'arabe en hébreu », dans *Des Tibbonides à Maïmonide. Rayonnement des juifs andalous en pays d'Oc médiéval*, Danièle IANCU-AGOU et

Elie NICOLAS éd., Paris, Les Editions du Cerf (Collection Nouvelle Gallia Judaica n°4), 2009, p. 95-108.

Emmanuel LE ROY LADURIE, *Le siècle des Platter, 1499-1628*, tome 1 : *Le mendiant et le professeur*, Paris, Fayard, 1995.

Jules MICHELET, *Tableau de la France*, Ed. des Equateurs, 1833.

Gérard NAHON, *Inscriptions hébraïques et juives en France médiévale*, Paris, Belles Lettres, 1986.

Gérard NAHON, « Le figuier du seigneur. Relations hébraïques méridionales des exilés de 1306 », dans *Philippe le Bel et les juifs du royaume de France (1306)*, dir. Danièle IANCU-AGOU, avec la collaboration d'Elie NICOLAS, Paris, éd. du Cerf, (Collection Nouvelle Gallia Judaica n°7), 2012, p. 211-241.

Simon SCHWARZFUCHS, *Les Juifs au temps des Croisades en Occident et en Terre sainte*, Paris, Albin Michel, 2005.

Joël SEBBAN, « Joseph Salvador (1796-1873) : penseur libéral et apologiste du judaïsme », *Revue des études juives*, 171 (3-4), 2012, p. 325-349.

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

Gérard Fellous

La Laïcité française :
l'attachement du judaïsme

N°28 > mars 2014
• 40 pages

Nathalie Szerman

Le Printemps arabe à l'épreuve
de l'antisémitisme : y a-t-il un avant
et un après ?

N°29 > mai 2014
• 36 pages

Jacques Tarnéro

Antisémitisme / Antisionisme
Mots, masques, sens, stratégie,
acteurs, histoire

N°30 > juin 2014
• 48 pages

Sandrine Szwarc

Intellectuels juifs et chrétiens en
dialogue

N°31 > octobre 2014
• 32 pages

Gérard Fellous

L'État Islamique (DAECH),
cancer d'un monde arabo-
musulman en recomposition

N°32 > novembre 2014
• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le Messianisme comme réponse à
l'antisémitisme

N°33 > décembre 2014
• 40 pages

Valérie Igoumet

Le négationnisme : histoire d'une
idéologie antisémitique (1945 - 2014)

N°34 > février 2015
• 32 pages

Maxime Perez

L'opération « Bordure protectrice » à
Gaza : Journal d'une guerre de
100 jours

N°35 > mai 2015
• 44 pages

Anne Quinchon-Caudal

Vers une Internationale blonde
Le racisme supra-national en
Europe et aux États-Unis dans la
première moitié du XX^e siècle

N°36 > juillet 2015
• 40 pages

Pierre-André Taguieff

La vague complotiste
contemporaine : un défi majeur

N°37 > septembre 2015
• 40 pages

Johann Chapoutot

Le « Droit » nazi, une arme contre
les Juifs

N°38 > octobre 2015
• 52 pages

**Valérie Igoumet & Stéphane
Wahnich**

FN : une duperie politique

N°39 > novembre 2015
• 56 pages

Jacques Tarnéro

Migrations contemporaines du récit
sur le «signe juif»
Entre fascination, admiration,
comidation. Une question
irrecevable

N°40 > mars 2016
• 56 pages

Sandrine Szwarc

La culture (juive)
a-t-elle un avenir en France ?

N°41 > juin 2016
• 64 pages

Eric Keslasy

Comprendre
la guerre des mémoires

N°42 > octobre 2016
• 46 pages

Jean-Philippe Moinet

L'identité nationale,
c'est la république !
Les cinq piliers républicains
qui font le socle, à consolider,
de l'identité française.

N°43 > janvier 2017
• 48 pages

Nathalie Szerman

Retour sur les principes guerriers
fondamentaux du Hamas et leur
transmission par le biais de la
chaîne télévisée Al-Aqsa

N°44 > mars 2017
• 44 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le dialogue de malraux avec le
peuple juif, « parrain de l'Europe »

N°45 > juillet 2017
• 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka

« L'exception marocaine ? »

N°46 > octobre 2017
• 52 pages

Anne Le Diberder

À la conquête de la modernité
les peintres juifs à Paris

N°47 > janvier 2018
• 40 pages

Annick Duraffour

et Pierre-André Taguieff

Céline contre les juifs ou l'école de la
haine

N°48 > mars 2018
• 60 pages

Georges-Elia Sarfati

Les nouveaux défis

de la République Française :
Sur quelques enjeux du discours du
Président Emmanuel Macron lors de la
Commémoration de la Rafle du
Vel' d'Hiv (17 Juillet 2017).

N°49 > juillet 2018
• 36 pages

Johann Chapoutot

Le sang et la science

L'organisation ahnenerbe
(« héritage des ancêtres »),
les « germains » et les juifs (1935-1945)

N°50 > Novembre 2018
• 40 pages

Anastasio Karababas

Sur les traces des juifs
de Grèce

N°51 > décembre 2018
• 52 pages

Laurent Joly

Vichy, les nazis et

La persécution des juifs

N°52 > février 2019
• 58 pages

Iannis Roder

La fin d'une illusion
pour une approche renouvelée
de l'enseignement de l'histoire de la
shoah

N°53 > mars 2019
• 36 pages

Marc Knobel

40 Ans d'histoire

d'une propagande de haine

et d'antisémitisme

N°54 > juin 2019
• 84 pages

Sandrine Szwarc

La naissance de l'intellectuel

juif d'expression française

N°55 > Septembre 2019
• 48 pages

Élise Petit

Des usages destructeurs de la musique

Dans le système concentrationnaire nazi

N°56 > Novembre 2019
• 40 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Janvier 2020 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Yonathan Arfi

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

CONCEPTION & ICONOGRAPHIE

Yelloweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

FG Print

CRÉDIT PHOTO

Mahzor médiéval de Montpellier.

Photo Hugues Rubio, Ville de Montpellier.

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

«Vidal Sassoon International Center for the Study of
Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE

• ***La Fondation pour la Mémoire de la Shoah***

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

tél : 01 42 17 11 11

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

**Janvier 2020
Prix : 10 €**